



ESSAI

Le Rocket, tel qu'en nous-mêmes

Page F 2



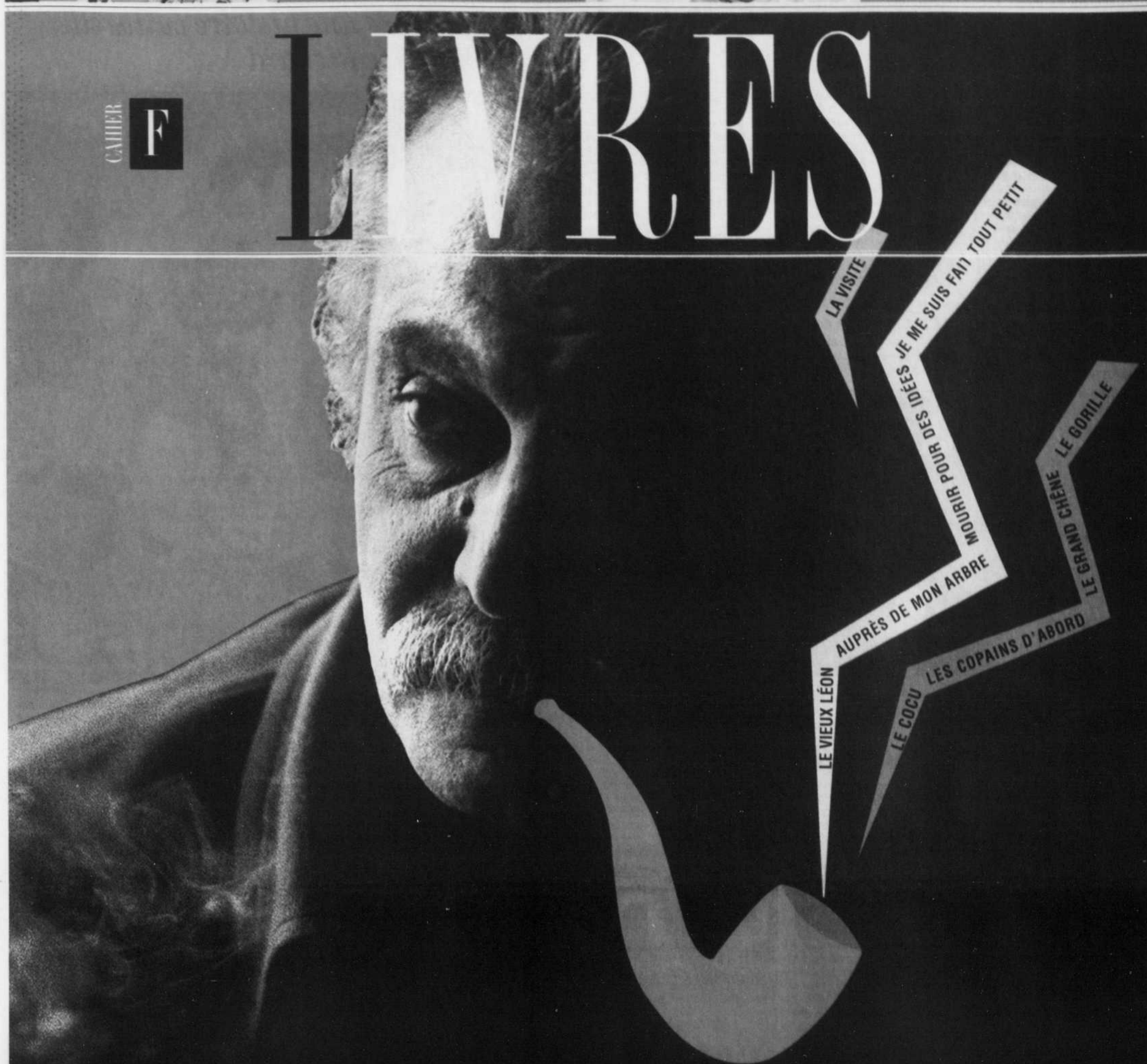
ROMAN

Michel Tremblay bascule dans le fantastique

Page F 3

CAHIER **F**

LIVRES



LA VISITE
MOURIR POUR DES IDÉES JE ME SUIS FAIT TOUT PETIT
LE GRAND CHIEN
LE GORILLE
LE VIEUX LÉON
AUPRÈS DE MON ARBRE
LE COCU
LES COPAINS D'ABORD

Brassens: 25 ans plus tard *Gibraltar, ou le roc de Georges*

DESIGN/TIFFET

C'était l'avalanche au 20^e, ça déboule encore au 25^e. Tous et chacun saluent Brassens à l'occasion de l'anniversaire du plus triste 29 octobre depuis le krach de 1929: ce jeudi de 1981 où le bon Georges cassa sa pipe. Dans le lot des parutions (voir encadré), c'est le travail des spécialistes ès chansons de la revue *Chorus* qui offre sur l'homme et son œuvre le plus de regards neufs et de témoignages inédits, à commencer par l'indispensable livre de Jacques Vassal, le grand livre manquant, le premier dans lequel Pierre Onténiente, dit Gibraltar, le secrétaire, le proche des proches, accepte de partager son bien le plus précieux: quatre décennies d'intimité et d'amitié.

SYLVAIN CORMIER

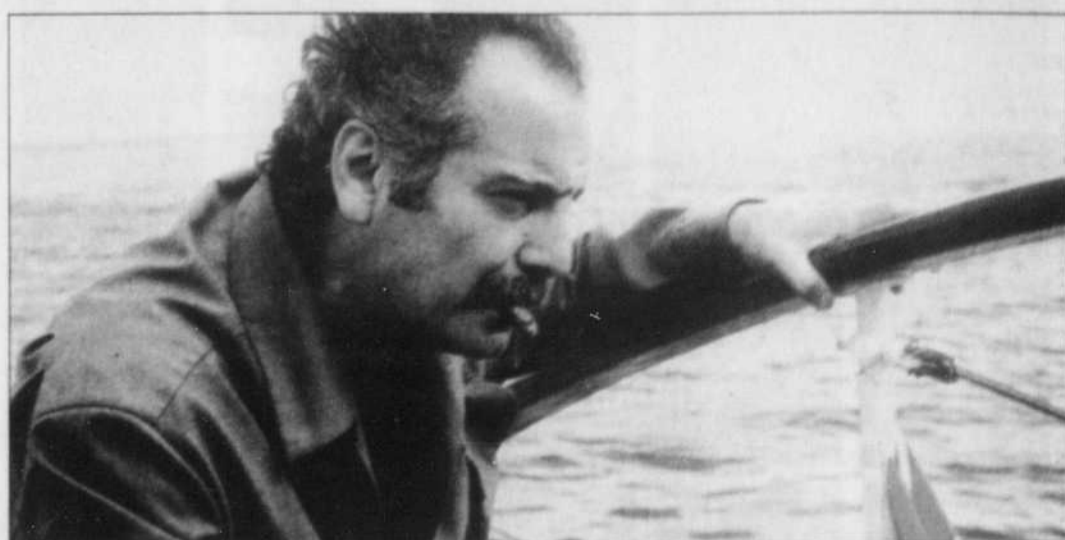
C'est le plus important livre sur Brassens à paraître depuis les grandes biographies du début des années 90. Peut-être bien le dernier titre majeur. Il s'intitule *Brassens. Le regard de «Gibraltar»*, et il est expertement et passionnément écrit par le grand spécialiste de la chanson française et du folk américain qu'est Jacques Vassal, autour d'entretiens avec Pierre Onténiente. Le Gibraltar en question. Gibraltar, le roc de Georges. L'ami indéfectible, inamovible. Le «copain d'abord» parmi les «copains d'abord». Le compagnon du STO (le Service du travail obligatoire, qui envoyait de la main-d'œuvre française en Allemagne pendant la guerre). Le seul secrétaire de toute la carrière de Brassens, c'est-à-dire à la fois le bras droit et le gauche, l'agent, le gérant, l'éditeur, le relationniste, et même le chauffeur. Gibraltar, le rempart entre le petit monde de Brassens à l'impasse Florimont et l'extérieur. Des quelque 200 ouvrages de tous formats et tous genres portant sur Brassens et ses chansons, de son vivant et depuis sa mort, aucun n'était le livre que tous les admirateurs un brin informés du chanteur s'étoient espérés sans trop l'attendre: celui de Gibraltar. Livre que voilà. Livre que Gibraltar ne signe pas.

Normal, il a toujours refusé d'écrire ce qu'il appe-

lait des «*mémoires de secrétaire de vedette*», expression volontairement péjorative relayée par Vassal au bout du fil transatlantique. Refus par pudeur. Par souci de ne pas faire l'intéressant. Et par peur de n'avoir rien à dire... «*Ça paraît incroyable*, commente Vassal. *Mais ça se comprend quand on le rencontre. C'est un homme très modeste. Un homme qui, toute sa vie, a eu pour grande qualité la discrétion. Il n'a pas changé après la mort de Brassens.*» Quand on a été l'homme de confiance par excellence d'un gaillard aussi droit que Brassens, la hantise de trahir demeure. «*Gibraltar avait accordé de brèves entrevues ici et là, mais sans jamais aller très loin, toujours prudemment. Plus que ça, il ne voulait pas. Il me donnait l'exemple des mémoires de la secrétaire de Brigitte Bardot, à son avis sans le moindre intérêt, comme ce qu'il ne fallait pas faire.*»

C'était un homme qui, toute sa vie, a eu pour grande qualité la discrétion

Ce qu'il fallait faire? Fournir à l'homme de confiance un auteur de confiance. Idée de Fred Hidalgo, rédac-chef de la prestigieuse revue *Chorus - Les cahiers de la chanson*, le projet Gibraltar a tout naturellement échoué à Vassal, biographe rigoureux, féru de Brassens, déjà auteur de *Brassens ou la chanson d'abord* (paru chez Albin Michel en 1991). Encore fallait-il conquérir le roc. «*Nous avons convenu d'une période d'essai. Quelques rencontres sans enregistreuse, ni bloc-notes. S'il ne le sentait pas, on arrêtait. On a commencé par regarder des photos de la carrière de Georges, qu'il était justement en train de classer, et petit à petit les histoires ont*



RANCUREL PHOTOTHÈQUE

surgi.» Histoires connues et moins connues. «*C'est surtout son regard qui est nouveau. Sa perspective. Mais il y a aussi, à force de gratter ensemble la surface, des faits jamais relatés qui sont remontés. L'histoire de Brassens embauché comme garde du corps de Sartre, par exemple, alors que Brassens était encore inconnu et Sartre, au début de sa gloire. Ou la rencontre avec Dali.*» C'est par Gibraltar que toutes les propositions passaient: celles qui n'ont pas abouti, notamment ce projet de livre où les textes de Brassens auraient été illustrés par Dali, ne sont restées que dans la mémoire du secrétaire. «*Ce que je sais de leur entretien, raconte Gibraltar page 151, c'est que Salvador Dali avait dit: «Il y a quand même un point en commun entre Brassens et moi, c'est que lui est anarchiste, alors que moi, je suis monarchiste!»*» Mais *Le regard de «Gibraltar»* n'est surtout pas l'habituelle enfilade d'anecdotes. C'est le livre de ce que Vassal finit par mieux comprendre de la nature de Brassens par le truchement de ce que Gibraltar seul savait. «*Je n'avais jamais vraiment compris, par*

exemple, pourquoi Brassens avait cessé les tournées. Je croyais que c'était en raison de ses coliques néphrétiques. Je trouvais dommage qu'il ait refusé d'aller chanter à l'Université de Los Angeles, autour de 1976. Et je lui reprochais un peu son côté pantouflard, ses habitudes immuables. Lui qui n'avait aucun patron, lui qui était devenu riche, lui l'artiste aux côtés si libertaires, il partait en vacances en même temps que tout le monde, en août! Grâce à Gibraltar, tout ça s'est éclairé. J'ai compris que, pour Brassens, chaque voyage, c'était des chansons en moins. Il n'était pas capable d'écrire en avion ou dans une chambre d'hôtel, il lui fallait sa table, sa pièce, l'impasse Florimont. On comprend comment Brassens, à la mort de René-Louis Laforgue, qui l'avait tant fréquenté, peut faire à Gibraltar ce commentaire si terrible: «Ce mec, il m'a fait perdre au moins vingt chansons, alors je suis débarrassé.» Ce n'était pas par méchanceté, en déduit le lecteur. Stricte vérité. Simple impératif de la création.

VOIR PAGE F 2: BRASSENS

LIVRES

BRASSENS

SUITE DE LA PAGE F 1

«Brassens est allé au Québec une seule fois, en 1961. Par Gibraltar, je sais qu'il y a eu d'autres demandes, toutes refusées. Toutes parce qu'il préférait rester chez lui et peaufiner ses chansons.» Brassens, qui «ne supportait pas les conflits» et détestait dire non en personne, d'où le rempart Gibraltar, n'aura pas refusé la demande de dédicace d'un jeune fan, dernier en ligne dans les coulisses de Bobino. «C'était en 1963, j'avais 16 ans, se souvient Vassal. J'avais résolu d'aller lui faire signer le livre alors tout nouveau qu'Alphonse Bonnafé lui consacrait dans la collection "Poètes d'aujourd'hui" chez Seghers, le livre qui m'a donné pour la première fois l'idée qu'on pouvait écrire sérieusement sur la chanson. J'avais commencé à fumer la pipe, comme beaucoup d'adolescents de ce temps-là qui voulaient se croire adultes. Je fumais du Scaferlati bleu, très fort. Et je vois un paquet

de Scaferlati à peine entamé posé sur la tablette de la loge de Brassens au moment où il me remet mon livre dédicacé. Et bêtement, faute d'autre idée, je lui dis: "Je vois que nous fumons le même tabac." Il a attrapé son paquet sans rien dire, m'a regardé avec un petit sourire en coin, a fait une deuxième signature sur le côté du paquet et me l'a remis. J'étais éperdu de reconnaissance. J'ai dû me tourner vite, de peur de montrer que j'étais trop ému. J'ai fumé le tabac de Brassens, une pipe par semaine pour le faire durer longtemps. Quand il n'y a plus eu de tabac, j'ai glissé le paquet vide dans la couverture du livre de Bonnafé.» Il y est encore.

Collaborateur du Devoir

BRASSENS

LE REGARD DE «GIBRALTAR»
Jacques Vassal
Fayard/Chorus
France, 2006, 294 pages



©JACQUES AUBERT/PHONOGRAM. SOURCE FAYARD/CHORUS
Brassens avec son ami «Gibraltar», avant d'entrer en scène à Bobino, en octobre 1976

Inépuisable Brassens

Outre le livre de Vassal, l'événement de cette commémoration est la livraison d'automne de la revue Chorus (n° 37), un «spécial» Georges Brassens où «quantité» ne rime pas en vain avec «qualité»: le dossier en onze volets totalisant 73 pages pétillantes de fraîcheur, alignant interview inédite (menée par le Britannique Colin Evans en 1970), visite de musée privé, Patachou qui dévoile son «histoire avec Brassens», et témoignage exceptionnel de Marcel Gottlieb («Le plus grand souvenir, ce fut l'Olympia, où je m'étais fendu d'une place au premier rang, pour voir comment il plaçait ses doigts...»), etc.

(Dans un camp, Basdorf 1943, par René Iskin, chez Carpentier), et deux romans inspirés par Brassens (!). Chez nous, Lantôt éditeur lançait cette semaine le collectif Les Amoureux des bancs publics, une vingtaine de variations sur le thème de la fameuse chanson, textes signés François Avard, Ariane Moffatt, Yves Beauchemin et consorts. Rayon disques. Putain de toi. Un hommage à Brassens (Mercury - Universal) reprend dix titres de l'hommage de 2001 (Les Oiseaux de passage) et ajoute dix relectures récentes par les Olivia Ruiz, Tété, Carla Bruni et autres Dyonisos: belle brochette et versions sages. Curiosité, un groupe de punk hardcore répondant au doux nom de Brassens Not Dead s'en prend à la Brave Margot, à J'ai rendez-vous avec vous et à moult immortelles qui ne méritaient pas ça. Au recto du livret, la bonne tête de Georges ressemble à une pelote d'épingles. Ça a au moins le mérite de l'irrévérence.

S. C.

Le Rocket, tel qu'en nous-mêmes

Benoît Melançon propose une histoire culturelle de Maurice Richard

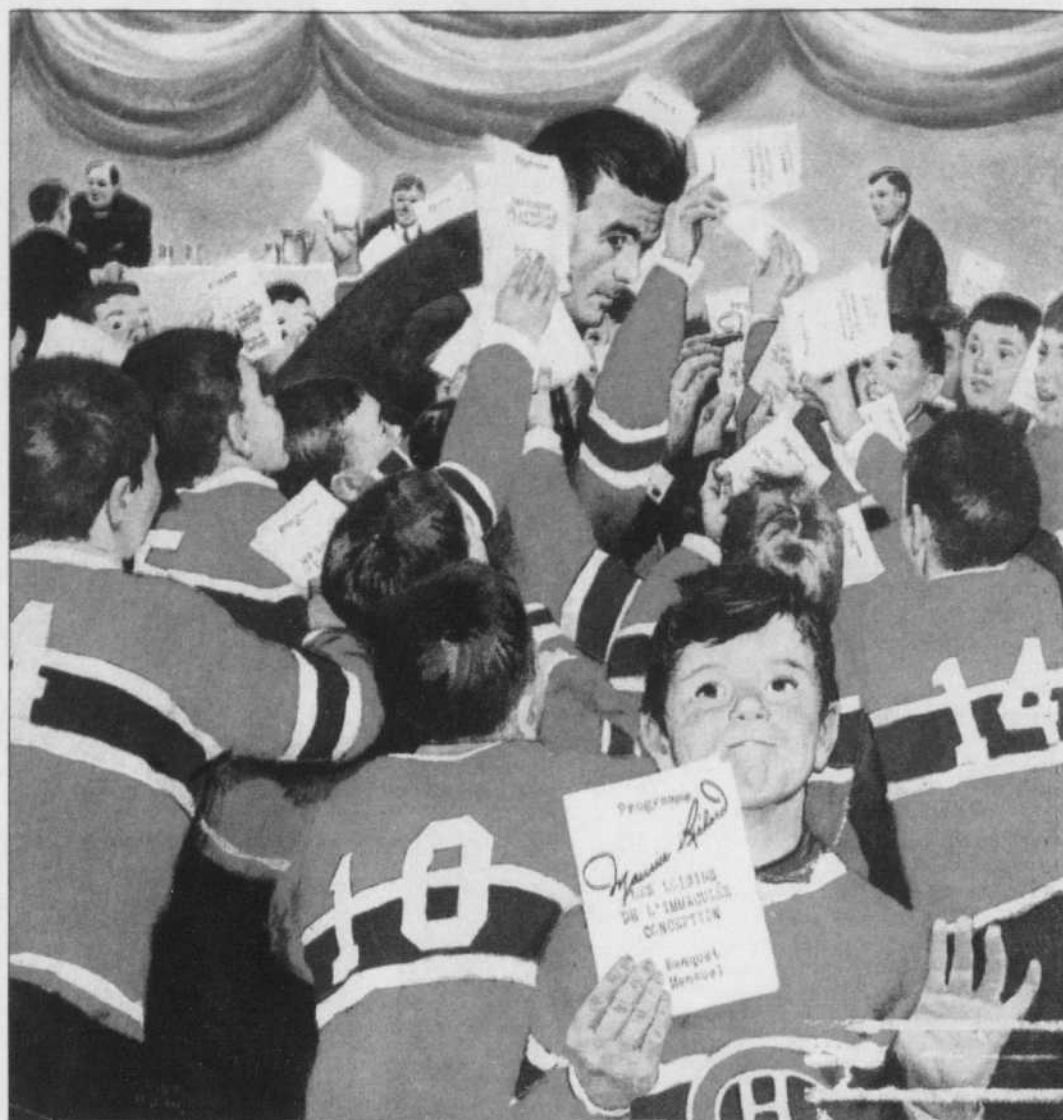
JEAN DION

De temps à autre, pas trop souvent parce que ça deviendrait lourd, les collectivités aiment à se fabriquer des intouchables. Des plus grands que la réalité elle-même, cette fouteuse réductrice, le fut jamais. Des êtres à propos de qui on pourrait dire, contrairement à ce que prétendait Destouches dans Le Glorieux (tiens donc), que l'art est certes difficile, mais la critique malaisée. Il existe des mots pour désigner pareil phénomène: mythe, icône, légende, héros. Et qu'est-ce qu'on en abuse, dans notre vaine quête de sens.

Souffrez quand même qu'on ramène à votre bon souvenir le premier de cordée de l'imaginaire national qui veut faire l'ascension de ses turpitudes passées pour mieux les piétiner: Maurice Richard. Le Rocket (au surnom anglais), le fantôme du Forum en chef, le plus solide mais aussi le plus meurtri des bras à tendre le proverbial flambeau, la figure emblématique de tout ce qu'on voudra et sans doute d'un peu plus aussi. Maurice Richard dont on pouvait légitimement penser que tout avait été dit à son sujet, y compris et peut-être surtout ce qui n'était pas vrai.

Mais Richard a tellement occupé l'espace public en son temps — et après — qu'il en restait un grand bout à défricher, une tâche quasi monastique à laquelle s'est attaqué Benoît Melançon, prof d'études françaises à l'Université de Montréal, spécialiste de la littérature du XVIII^e siècle (!) et déjà auteur, notamment, du coloré Village québécois d'aujourd'hui. Résultat: Les Yeux de Maurice Richard, une reconstitution de l'histoire culturelle — façonnée autour de l'homme, fruit d'un travail de recherche colossal, qui n'est pas une autobiographie et encore moins une apologie. Une tentative de comprendre comment, et pourquoi, on fait, et on a fait, d'un homme, de cet homme, d'un «simple» hockeyeur, le personnage hors de toute mesure, y compris dans son ordinaire, qu'il est devenu malgré lui, même pour ceux qui ne l'ont pas connu ni jamais vu jouer.

Culturelle? On pourrait presque dire culturelle tant l'histoire confine au religieux dans une société qui a carburé à la foi, puis l'a abandonnée tout en en gardant cependant les repères. L'annonce est d'ailleurs faite dès la page frontispice: une photo de Richard publiée par le magazine américain Sport en avril 1955 et qui est calquée, volontairement ou non, sur Le Martyre de saint Sébastien, une peinture baroque du XVII^e siècle de Luca Giordano. Puis suivent près de 300 pages d'un récit minutieux, tantôt drôle, tantôt dramatique, toujours lucide, où on suit avec étonnement le parcours de «l'idée Maurice Richard», que n'hésitent pas à exploiter le théâtre comme le fabricant de teinture à cheuveu, le moralisateur comme le chansonnier, le journal comme le simple fan soucieux d'en découdre avec les autorités



En première page du Maclean's du 28 mars 1959, Maurice Richard est entouré d'une nuée d'enfants. Image tirée de l'album Les Yeux de Maurice Richard.

(personne n'a oublié l'émeute de mars 1955, quand même).

Benoît Melançon lui-même confie n'avoir aucun attachement particulier pour Maurice Richard, ayant plutôt eu pour idole Guy Lafleur, et s'être largement éloigné du hockey depuis de nombreuses années en raison de l'ennui distillé par le sport jusqu'à la «nouvelle» Ligue nationale, dont il dit toutefois attendre encore des preuves; on le comprend. Et cela est une excellente chose. Car à de rarissimes exceptions près, on le voit du reste éloquent dans son bouquin, le commentaire sur le personnage au fil des ans n'a pas particulièrement fait dans la nuance. On se retrouve donc avec un portrait, disons, moins subjectif, duquel le lecteur peut tirer ses propres conclusions. Le miroir n'est pas retourné, simplement nettoyé.

L'historien de la culture, note Melançon en épilogue, «n'a pas à critiquer un homme, mais à comprendre ce qu'une société, depuis une soixantaine d'années, a voulu faire de cet homme, ce que le Québec et le Canada ont voulu investir dans la figure de Maurice Richard. Pareille position peut mener à une forme plus ou moins revendiquée de cynisme. À force de dire qu'il voit réapparaître sans cesse les mêmes histoires, il arrive à l'interprète de donner l'impression qu'il est parfaitement extérieur à son objet et qu'il ne fait que juger, du haut de sa tour d'ivoire. Ça ne

doit pas être le cas, mais c'est un risque avec lequel il doit apprendre à vivre. Il y en a de pires».

Hola! le Canada, vous avez dit? Qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans, celui-là? Certes, il a pu chercher à récupérer à sa manière le mythe du Rocket en allant jusqu'à mettre un chandail numéro 9 au dos des billets de cinq dollars, mais il est le méchant dans l'histoire, non? L'Anglais, je veux dire? N'est-ce pas contre lui que l'émeute du Forum, peut-être prélude à la Révolution tranquille, a éclaté? La détermination de Maurice Richard ne se posait-elle pas précisément en réaction à l'exploitation et au mépris dont il était victime en tant que francophone? Sans doute, répond Melançon, mais il ne faut pas tout mélanger. Il existe aussi un culte pan-canadien de Richard. Sa description donne d'ailleurs lieu aux pages les plus fascinantes du livre.

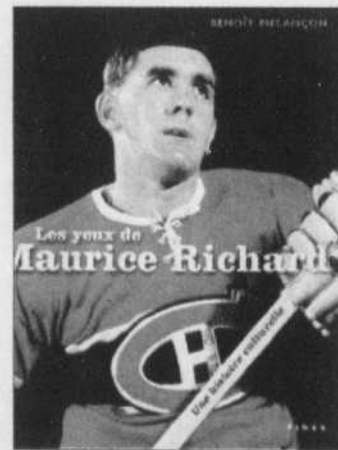
Les yeux, comme dans Les Yeux de Maurice Richard, renvoient évidemment au cliché, né après qu'on eut répété cent mille fois que l'homme parlait peu, très peu, mais avait dans le regard un feu capable de faire fondre les cinq joueurs qu'il se trimballait sur le dos alors qu'il s'en allait marquer un but d'une seule main contre Boston. Mais tout l'art de Melançon est là: faire vivre les clichés, et montrer qu'une société n'avait rien de mieux à faire que de les empieler concernant son icône, peut-être pour avoir à éviter de se

regarder elle-même dans les yeux.

Car au fond, cette histoire est moins celle de Maurice Richard que de ceux qui l'ont porté aux nues. Peu importe quelle collectivité de référence on prend pour parler de «nous», cette histoire, c'est celle du Rocket, mais tel qu'en nous-mêmes. Il ne l'a pas choisi, ou si peu. A moins que ce ne soit là un autre cliché...?

Le Devoir

LES YEUX DE MAURICE RICHARD
UNE HISTOIRE CULTURELLE
Benoît Melançon
Fides
Montréal, 2006, 279 pages



TASCHEN S'EXPOSE!

Du 1er novembre au 1er décembre 2006

60^e CARS

JAPANESE GRANDES NOW!

HR GIGER

Art conceptuel

TASCHEN, le plus irrévérencieux des éditeurs

badaisme

VAN GOGH

SAARINEN

SPA

La Librairie Monet accueille une rétrospective exceptionnelle

ART NOW

VAN GOGH

Venez découvrir le catalogue TASCHEN!

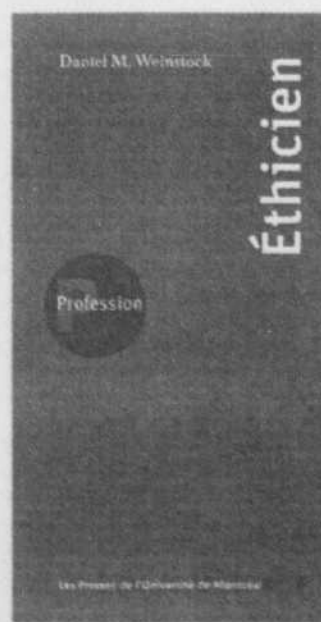
Courez la chance de gagner des livres Taschen! Détails en librairie.

Galerias Normandie · 2752, de Salaberry
Montréal, Qc · H3M 1L3 · 514.337.4083
www.librairiemonet.com

Librairie Monet

CONFÉRENCE DE DANIEL M. WEINSTOCK

Professeur au Département de philosophie de l'Université de Montréal, auteur de Profession éthicien (PUM, 2006) et lauréat du prix André-Laurendeau 2006



sur le thème « Profession éthicien » dans le cadre des Belles Soirées

le jeudi 2 novembre à 19 h 30 au 3744, rue Jean-Brillant, Montréal

Informations et réservation :
http://www.bellessoirees.umontreal.ca/PasseursSavoir.html
(514) 343-2020

Les Presses de l'Université de Montréal
www.pum.umontreal.ca

Université de Montréal

LITTÉRATURE

Refoulé au paradis

Michel Tremblay bascule dans le fantastique avec *Le trou dans le mur*

Danielle Laurin

C'est un roman sur la mort. Sur ce qui vient après, ce qui nous attend, de l'autre côté. Faut-il s'en étonner? Michel Tremblay l'a écrit après avoir lui-même frôlé la mort.

Ça ne veut pas dire que l'écrivain de 62 ans s'apitoie sur son sort. Au contraire. Il célèbre avant tout l'imaginaire. Bascule même dans le fantastique. Un genre qu'il pratiquait à ses débuts, il y a plus de 35 ans.

Tout commence par un trou. Un trou dans un mur, que jamais personne ne semble avoir aperçu. Sauf un certain François Laplante, héros d'une œuvre de jeunesse de Tremblay, *La Cité dans l'œuf*.

C'est lui, François Laplante, aujourd'hui sexagénaire, qui raconte. Mais sans être tout à fait certain de la véracité de son récit. Car le bonhomme, autrefois traumatisé par une expérience liée à un œuf de verre qui lui avait fait voir un monde parallèle, doute lui-même de ses facultés.

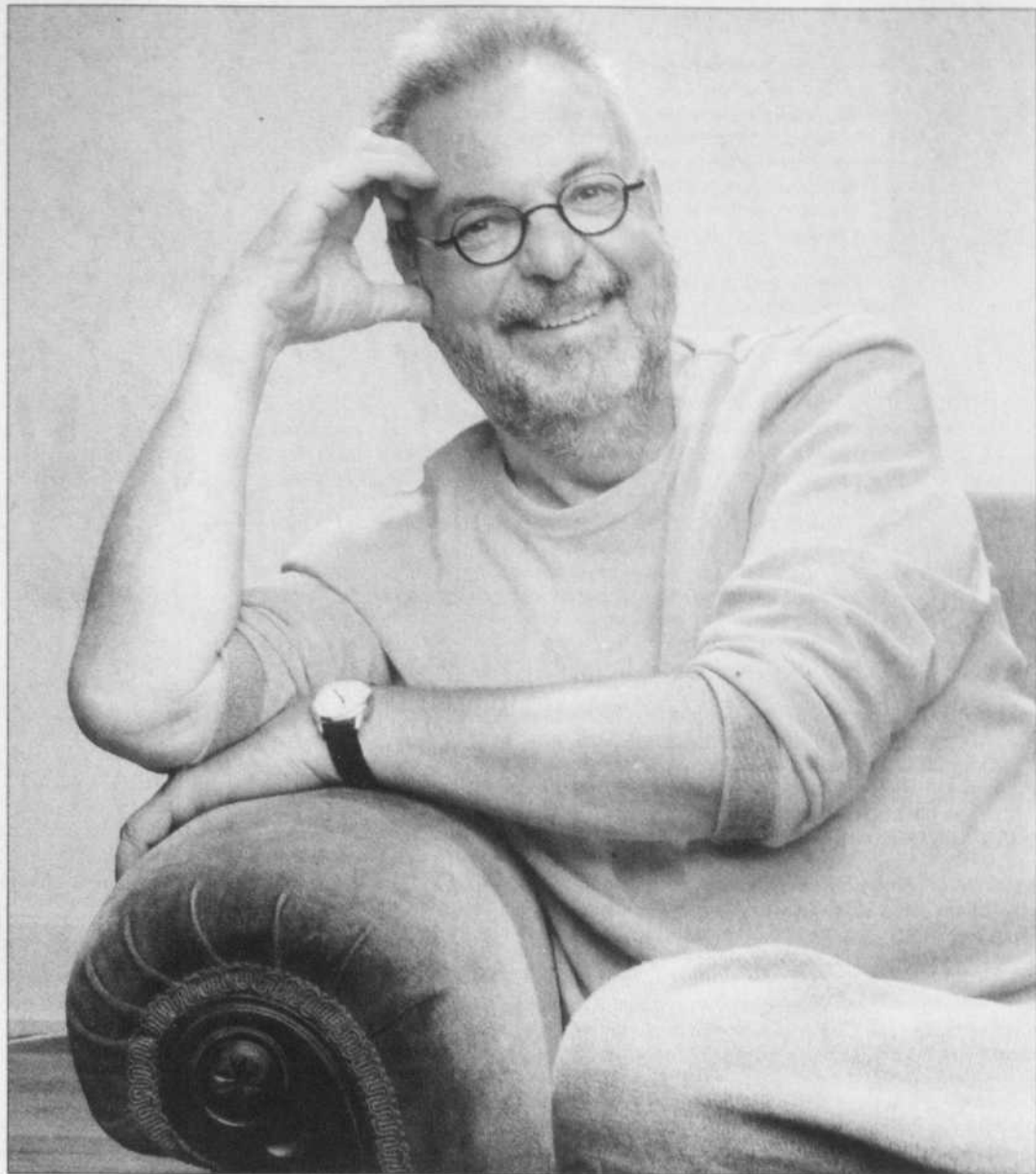
Il a déjà été interné, prend des antidépresseurs et, de son propre aveu, a tendance à tout exagérer. Tant pis. On ne demande qu'à le croire. On le suit.

Ce jour-là, un dimanche, il ne peut résister à l'envie de s'empresser de frites bien grasses, et pourquoi pas, de hot-dogs bien moelleux. Il se rend au chic Montreal Pool Room du boulevard Saint-Laurent. En sortant, il s'attarde au Monument-National. Curieux de nature, il scrute l'endroit où il a découvert jadis tant de vedettes.

C'est là qu'il le voit. Le trou dans le mur. Celui qui donne son titre au roman de Tremblay et, par conséquent, au manuscrit de Laplante qu'on a sous le nez. Un manuscrit qui, soit dit en passant, ne devait pas être publié, et qu'on dévore. Qui nous attendrait, nous fait rire, nous étonne.

Le pauvre François serait-il encore une fois victime de son imagination? Une porte secrète s'ouvre. Hallucination? Le voici qui bascule. Trop tard pour reculer. Il est déjà de l'autre côté du mur. Et nous avec lui!

Le temps de reprendre ses esprits, de se rendre compte qu'il a atterri, et nous aussi, dans un sous-sol



JOSHUA KESSLER

Michel Tremblay est de retour parmi nous avec son dernier roman, *Le Trou dans le mur*.

mitieux aux allures de bar malfamé, une faune bigarrée apparaît. La faune de la Main... celle-là même qui

nourrit depuis tant d'années l'œuvre de notre écrivain national célébré partout pour son universalité.

La confession

Belle entourloupette de romancier. Et ça marche! Putes, travestis, souteneurs, vedettes ratées et petits pégreux rencontrés ici et là dans les écrits précédents de Michel Tremblay sirotent un *drink*, figés. Pas étonnant qu'ils aient l'air de zombies: ils sont morts. Ils ont tous été assassinés sauvagement. La plupart ont eu la gorge tranchée, c'est vous dire.

Ils sont là, ils crouissent dans ce musée poussiéreux, ce purgatoire obligatoire, en attendant mieux. Le paradis, pas pour eux. Pas pour tout de suite, en tout cas. Il leur faut d'abord se départir du poids de leur passé, expier leurs fautes et, même, pardonner à ceux qui les ont offensés. Ils doivent tout raconter. Autrement dit, se confesser. Afin de faire une croix, une fois pour toutes, sur l'enfer qu'ils ont vécu sur terre.

François Laplante va prendre le temps de les écouter. Chacun leur tour. Pas tous, seulement quelques-uns. Il y a quand même des limites à jouer le rôle de passeur, pour ne pas dire de sauveur... D'autant que ça commence à le titiller, et nous aussi: il se passe quoi, au juste, une fois franchie la porte du purgatoire?

La réalité dehors, le monde quotidien, il connaît trop bien, tout comme nous. Et lui comme nous, on peut y retourner à notre aise, quand l'atmosphère du musée nous pèse trop. Mais là-bas, au ciel, ça ressemble à quoi?

Wow! Musique, champagne, tenues de soirée... Ça rit, ça chante, ça s'embrasse... Méchant *party* de retrouvailles! A condition d'y avoir été invité. N'est pas le bienvenu qui veut au paradis de la Main. Ouste, dehors, les imposteurs. Pas de place ici pour François Laplante. Ce n'est pas son monde, ce n'est pas son heure. Nous non plus, d'ailleurs.

Pour ce qui est de Michel Tremblay, il est en rémission d'un cancer de la gorge. Il a écrit *Le trou dans le mur* à Key West, l'a commencé le 1^{er} décembre 2005, l'a achevé le 17 mars 2006. Le voici de retour à Montréal pour lancer son roman... au Monument-National. Il y a de quoi célébrer!

Collaboratrice du Devoir

LE TROU DANS LE MUR

Michel Tremblay
Leméac/Actes Sud
Montréal, 2006, 272 pages

(En librairie à compter du 1^{er} novembre)

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Voyageurs sans bagages

CHRISTIAN DESMEULES

«L'amour perdu est un exil dans le questionnement, le regret, puis un renoncement au rêve où l'amoureux n'a pas de valise.» Comme l'amoureux que l'amour abandonne, l'exilé est souvent lui aussi orphelin d'une passion impossible.

Avec sensibilité, c'est ce chemin délicat de la mémoire et du déchirement qu'explore Salah Benlabed dans un premier recueil de nouvelles traversé pourtant par quelques longueurs, certaines maladresses et un petit côté inégal dans l'ensemble. Mais des nouvelles qui arrivent néanmoins à toucher et à interroger la part de silence qui vit en chacun de nous.

Originaire d'Algérie, architecte dans une autre vie avant de s'installer à Montréal en 1994, l'auteur des 13 nouvelles qui composent *La Valise grise* est un écrivain aux phrases mûries, fin observateur des failles humaines, attentif aux gestes du quotidien.

Des souvenirs d'enfance dans l'Algérie natale, la vision du meurtre d'un garçon du quartier abattu par un soldat craintif. Le destin inquiet d'une jeune prostituée dans une petite ville des abords montagneux du Sahara. Une fem-

me délaissée pendant des années par son mari. Des hommes partis de leur village pour aller travailler «là-bas», en France, dans «le pays où il pleut», et devenus tantôt légendes pour les uns, tantôt morts-vivants à leurs propres yeux.

Ailleurs, on suit le trajet d'un tueur en mission terroriste que fera dévier la vue d'une jolie femme et l'idée même de l'amour. Plus loin, il nous donne à lire le journal d'un fonctionnaire qui favorise, au cours de très longues années, les communications entre un homme emprisonné au cœur du Sahara et la femme qu'il aime. D'un bout à l'autre, l'amour se conjugue au passé.

Déambulations réelles ou oniriques dans les rues d'Alger, entre le Québec et l'Afrique du Nord, le mouvement réunit chacun de ces personnages déchirés de voyageurs sans bagages. Puisque, comme l'amoureux, l'exilé doit continuer d'avancer, et cela presque malgré lui, «avec la terrible évidence qu'un fleuve ne remonte pas son lit».

Collaborateur du Devoir

LA VALISE GRISE

Salah Benlabed
Plaine Lune
Montréal, 2006, 168 pages

PALMARÈS LIVRES ARCHAMBAULT

QUEBECOR MEDIA

Résultats des ventes : Du 17 au 23 octobre 2006

ROMAN

- 1 À TOMBEAU OUVERT
Kathy Reichs (Robert Laffont)
- 2 MES AMIS, MES AMOURS
Marc Levy (Robert Laffont)
- 3 UN TOURBILLON DE NEIGE 2
Diana Gabaldon (Libre Expression)
- 4 CONTES DE VILLAGE : C. 3
Fred Pellerin (Planète Rebelle)
- 5 LA TOUCHE ÉTOILE
Benllo Groult (Grasset)
- 6 LIGNES DE FAILLE
Nancy Huston (Leméac)
- 7 POUR RALLUMER LES ÉTOILES
Dominique Demers (Québec Amérique)
- 8 LES BIENVEILLANTES
Jonathan Littell (Gallimard)
- 9 VA AU BOUT DE TES RÊVES!
Antoine Filasadi (Stanké)
- 10 LLOURS QUI TOMBE TOUT SEUL
Mathieu Simart (Stanké)

OUVRAGE GÉNÉRAL

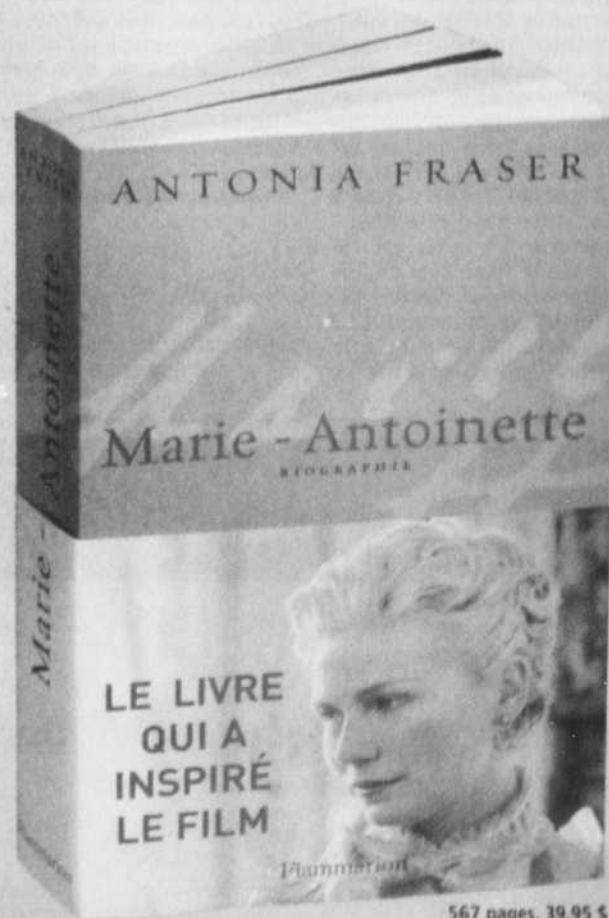
- 1 CUISINER AVEC LES ALIMENTS...
Richard Béliveau / Denis Gingras (Trécarré)
- 2 NUTRITION GOURMANDE: PROPOS ET...
Isabelle Huot / Thierry Daraise (Trécarré)
- 3 GUIDE DE L'AUTO 2007
Collectif (Trécarré)
- 4 NUTRITION, SPORT ET PERFORMANCE
Collectif (Géo Plan Air)
- 5 FILLE DU SECRET
Jill Coté (Stanké)
- 6 GUÉRIR LE STRESS, ANXIÉTÉ, ...
David Servan-Schreiber (Robert Laffont)
- 7 PASSAGES OBLIGÉS
Josélito Michaud (Libre Expression)
- 8 SÉLECTION CHARTIER 2007
François Chartier (La Presse)
- 9 MEILLEURES RECETTES À LA MAIN
Donna-Marie Pys (Guy St-Jean)
- 10 RÉUSSIR L'EXAMEN D'ENTRÉE AU...
Pierrette Tranzille (Didier)

LIVRE DE POCHE

- 1 AMOS DARAGON 1: FIN DES DIEUX
Bryant Perro (Intouchables)
- 2 ZOMBIRA 1: LABYRINTE DES...
Richard Pettit (Boomerang)
- 3 UN PETIT PAS POUR L'HOMME
Stéphane Dompière (Québec Amérique)
- 4 VOUS REVIVR
Marc Levy (Pocket)
- 5 AVANT LE GEL
Henning Mackell (Points)
- 6 LE DIABLE S'EMBRILLE EN PRADA
Lauren Weisberger (Pocket)
- 7 MARIE LABADIO: SECRET DU CARRIÈRE
Marie-Danielle Crétu (Dominique & cie)
- 8 UN PEU DE FATIGUE
Stéphane Bourguignon (Québec Amérique)
- 9 PAUKAL 1: S: REVANCHE DE ZIBALBA
Maxime Roussy (Intouchables)
- 10 ENSEMBLE C'EST TOUT
Anne Gevelids (L'Île aux Loups)

NOUVEAUTÉ ANGLOPHONE

- 1 MARY MARY
James Patterson (Warner Books)
- 2 THE SIXTH FAMILY: THE COLLAPSE
L. Lamotte / A. Humphreys (J. Wiley & Co)
- 3 THE LINCOLN LAWYER
Michael Connelly (Warner Books)
- 4 U2 BY U2
Neil McCormick / U2 (Morrow / Avon)
- 5 ANGELS & DEMONS
Dan Brown (Simon & Schuster)
- 6 PREDATOR
Patricia Cornwell (Berkley)
- 7 THE DEVIL WEARS PRADA
Lauren Weisberger (Random House)
- 8 DANCE OF THE GODS
Nora Roberts (Berkley)
- 9 STATE OF DENIAL: BUSH AT WAR
Bob Woodward (Simon & Schuster)
- 10 ORDINARY HEROES
Scott Turow (Warner Books)



Antonia Fraser

«Portrait d'une femme avant-gardiste, minutieuse leçon d'histoire politique, livre captivant.»

Monique Roy - *Châtelaine*

«Une biographie détaillée [...] où l'on suit le parcours de l'Autrichienne depuis sa naissance jusqu'à son ultime soupir, comme si on y était.»

Martin Bilodeau - *Elle Québec*

«Excellente biographie, à vrai dire. [...] Fraser élargit le contexte historique. Tout cela sans rien sacrifier au portrait intime de la reine.»

Chantal Guy - *La Presse*

Flammarion

LIBRAIRIE
BONHEUR D'OCCASION
Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadiana
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetons à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS



Aki Shimazaki

Récit d'un sacrifice amoureux

CHRISTIAN DESMEULES

Employé de commerce dans une grande entreprise d'import-export de Tokyo pour laquelle son père avait travaillé avant lui, Takashi Aoki, 30 ans, accepte sans trop réfléchir d'y sacrifier lui aussi une partie de sa vie. Jusqu'à ce qu'il fasse la rencontre d'une jeune réceptionniste originaire de Kobe, qui suit comme lui des cours de français. Tombé amoureux de la jeune femme après quelques rencontres au café Mitsuba, il n'ose pas lui avouer ses sentiments.

La perspective soudaine d'une mutation à Paris précipitera toutefois les aveux de Takashi, qui se transforme aussitôt en promesse de fiançailles. Mais l'intérêt du fils d'un riche banquier d'affaires pour la belle Yûko, le poids des conventions et les impératifs professionnels viendront bien vite brouiller les cartes d'un amour pourtant partagé.

Bienvenue dans le Japon du début des années 80. Pays des entreprises tentaculaires, des mariages arrangés, de la complexité codifiée des relations humaines. Sixième roman d'Aki Shimazaki, *Mitsuba* nous arrive après un cycle romanesque intitulé «*Le Poids des secrets*», qui s'échelonne de *Tsubaki à Hotaru* (Leméac/Actes Sud, 1999 à 2004).

L'écrivaine d'origine japonaise, qui habite Montréal depuis 1991, nous propose chaque fois des miniatures qui explorent à leur manière délicate de multiples pans d'ombre de la société

japonaise: la mémoire étouffée de l'annexion de la Corée et le sort des «réfugiés», les conséquences douloureuses de la Seconde Guerre mondiale, la puissante emprise des conglomérats industriels.

«Ayant connu toutes les amertumes de la guerre, confie un jour un ancien employé au jeune Takashi, nous avions à cœur l'avenir du Japon. À l'étranger, on vendait avec une réelle frénésie des produits japonais. Je me sentais comme si j'avais été envoyé à un nouveau front. Mais cette fois, c'était une guerre commerciale. Je pense à ton père comme à l'un de mes compagnons d'armes morts à l'île de Luzon, aux Philippines.»

Dans une narration filée à la première personne, aux phrases courtes et dépouillées, Aki Shimazaki — qui a jusqu'à présent écrit toute son œuvre en français, il est bon de le rappeler — nous déroule avec pudeur et retenue une histoire qui se termine 14 ans plus tard à Montréal.

Roman subtil et mélancolique, *Mitsuba* réussit à jouer en un contrepoint parfait cette histoire d'amour empêché ainsi qu'une critique voilée d'un certain capitalisme à la japonaise.

Collaborateur du Devoir

MITSUBA

Aki Shimazaki
Leméac/Actes Sud
Montréal/Arles (France), 2006,
160 pages

ROMAN ÉTRANGER

Un grand bonheur de lecture

L'Américaine Nicole Krauss publie
L'Histoire de l'amour, un roman éblouissant

CHRISTIAN DESMEULES

Amours mortes, amours perdues ou oubliées. *L'Histoire de l'amour* est une de ces histoires tristes à pleurer qui savent emporter leurs lecteurs de pages en pages. L'histoire d'un livre à la trajectoire semée d'embûches, de rencontres et de surprises, où la vie et l'écriture se confondent dans un même souffle.

Magnifique de sensibilité, d'intelligence, d'efficacité et d'invention, *L'Histoire de l'amour* est un roman sur la perte, le deuil, le pouvoir de la fiction. Un roman construit comme un véritable thriller, tissé de récits parallèles qui nous mènent, avec un grand bonheur de lecture, tout au bout d'un labyrinthe d'histoires et d'émotions. Un roman qui nous montre aussi, au passage, comment les livres peuvent parfois changer la vie des gens.

Poète, romancière et essayiste, Nicole Krauss vit aujourd'hui à New York — où elle forme avec l'écrivain Jonathan Safran Foer ce que certains n'hésitent pas à qualifier de «golden couple» de la scène littéraire. Second roman de la jeune auteure de 32 ans, après *Man Walks into a Room* (qui n'a pas encore été traduit en français), dans lequel elle explorait déjà la question de la mémoire et de la douleur de l'oubli, *L'Histoire de l'amour* devrait bientôt être porté à l'écran par le réalisateur mexicain Alfonso Cuarón (*Y tu mamá también*).

L'amour
comme une question

Dans son appartement de New York, Léopold Gursky, «le plus vieil homme au monde», n'espère maintenant plus qu'une seule chose: ne pas mourir un jour où personne ne l'aura aperçu. «Je suis étonné de ne pas avoir été enterré vivant», avoue-t-il. Originaire de Slonim, petite ville tantôt en Pologne, tantôt en Russie, il avait écrit trois livres avant l'âge de 21 ans. Depuis, plus rien. Sinon survive, oublier, durer.

Après un infarctus, plus d'un demi-siècle après avoir renoncé à écrire, ce survivant de la Shoah devenu serrurier reprend la plume pour accoucher d'un manuscrit de 301 pages commençant par cette phrase: «Il était une fois un garçon qui aimait une fille.» Et le baiser de cette fille, ajoute-t-il plus loin, est une question à laquelle il a cherché à répondre toute sa vie. Et ce livre est l'histoire d'un amour. Un amour qui survit par-delà les années et mal-



La poète, romancière et essayiste Nicole Krauss

gré tous les océans. Par-delà le silence et la douleur.

Au même moment à New York, une jeune fille de 15 ans, Alma Singer, essaie de surmonter la mort de son père. Attentive à la tristesse de sa mère, elle croit trouver une réponse dans un livre étrange et rare que celle-ci traduit de l'espagnol. *L'Histoire de l'amour*, dont elle a hérité du prénom de l'héroïne. Son jeune frère de 12 ans, que tout le monde appelle Bird depuis qu'il s'est jeté un jour par la fenêtre, connaît quant à lui une crise d'identité religieuse. Il se prend pour un Lamed-Vovnik (l'un des 36 Justes anonymes sur qui repose la survie du monde à chaque génération dans la tradition juive), «et peut-être même le Messie», ajoute-t-il lorsqu'on le questionne d'un peu trop près.

La quête d'Alma, obstinée et intense, l'amènera à remonter lentement à la source de ses propres origines et de celles du roman qui l'intrigue.

Hanté par la mémoire
de la Shoah

Au Chili, quelques années après la Seconde Guerre mondiale, un Polonais exilé en 1941 publie son œuvre unique, *L'Histoire de l'amour*, ode amoureuse adressée à une seule femme. Lorsqu'il regardait par la fenêtre, Zvi Litvinoff imaginait que les deux mille exemplaires de son roman étaient «un vol de deux mille pigeons voyageurs qui allaient battre des ailes et revenir vers lui et lui apprendre combien de larmes avaient été versées, combien de rires entendus, combien de passages lus à voix haute, combien d'exemplaires refermés cruellement après la lecture d'à peine une page, combien même n'avaient jamais été ouverts.»

Inutile d'en dire davantage. Ce triple contrepoint, hanté par la mémoire de la Shoah, fonctionne à la manière d'une mécanique parfaitement huilée, où les nœuds de l'intrigue ne seront défaits qu'à la dernière page.

Un savoir-faire romanesque

impressionnant, une poésie diffuse, des morceaux de vie en apparence disparates réunis sous une même couverture: *L'Histoire de l'amour* séduit par sa maîtrise et l'émotion qu'il distille. Le roman devrait rejoindre, par exemple, tous ceux qui avaient aimé *L'Ombre du vent*, de l'Espagnol Carlos Ruiz Zafón, autre roman où on trouvait des livres possédant leur vie propre, des destins entrecroisés, des amours contrariées, une histoire captivante. Captivante, délicate et triste à pleurer. Un des grands romans de l'automne.

Collaborateur du Devoir

L'HISTOIRE DE L'AMOUR

Nicole Krauss
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Bernard Hoepffner
avec la collaboration
de Catherine Goffaux
Gallimard
Paris, 2006, 360 pages

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Fernand Morin

Les présupposés de la règle de droit

Essai sur le non-dit du droit



108 pages, 15 dollars

MICHEL LAPIERRE

Beaucoup d'enfants chantent «Trois p'tits chats / Chapeau d'paille / Paillason...». La dernière syllabe de chaque vers engendre un autre vers et l'enchaînement semble infini. Qui a pensé que cet air innocent pouvait avoir un lien avec l'invasion de la France en 1940 et celle de la ville de Québec en 1759?

René Boulanger, l'auteur du roman *Trois p'tits chats*. Nous savons bien, disent les malins, qu'il est un grand ami de Pierre Falardeau et que, comme lui, il a l'imagination très fertile. Mais, en vérité, l'intuition de Boulanger a quelque chose de bouleversant.

Pourquoi *Trois p'tits chats*, un air enfantin originaire de France, renferme-t-il des termes aussi surprenants que «veuve de guerre» et «guerre de Troie»? Ce sont d'ailleurs les derniers mots de la chanson, ceux qui nous ramènent aux «trois p'tits chats» du début, comme s'il s'agissait de l'éternel retour.

En abordant la question, Boulanger ne fournit aucune explication historique. Essentiellement poétique, son interprétation est plus profonde que celle qui découlerait de la simple exégèse de la littérature orale.

Trois p'tits chats lui suggère «une sorte de ronde infernale». D'après lui, la chanson exprime en secret le traumatisme des enfants devant la guerre qui, comme l'enchaînement des vers, recommence sans cesse aux quatre coins du monde.

L'action du roman de Boulanger se déroule en France en 1940 au début de l'occupation allemande. Dans un flot de réfugiés, Brigitte, une Française, et sa fille, encore enfant, quittent Paris pour Bordeaux. Dans l'angoisse et le dénuement, elles voyagent à pied. La petite fille trimballe ses trois chatons. Le paysan qui héberge une nuit la mère et l'enfant porte un chapeau de paille. Les deux réfugiés dorment dans l'étable sur un paillason... C'est ainsi que la chanson

s'égrené au fil des chapitres. Boulanger prend soin d'évoquer les vers de la version québécoise de *Trois p'tits chats*: «Garde-fou / Fou de rage / Rage de dents...» Que «la version la plus violente» de cette chanson se trouve au Québec, «ce n'est pas un hasard», selon lui. Il est convaincu que les traces de la «brutale» conquête britannique subsistent dans «l'inconscient collectif des Québécois».

Une notion confuse

Le chapitre intitulé «Typhoïde» reprend un mot terrible de la chanson, un vers que l'on entend aussi bien en France qu'ici. Horrifiée, Brigitte, gaulliste en puissance, apprend que Pétain cède la France aux vainqueurs nazis!

Pourtant, le 9 novembre 1941, Lionel Groulx, dont Boulanger et Falardeau n'ont jamais complètement refusé le genre de nationalisme canadien-français qu'il incarnait, saluait en Pétain «ce grand Français», celui «qui joue en maître la partie la plus

difficile qu'ait à jouer actuellement un chef d'Etat».

Boulanger aurait dû tenir compte des tristes incohérences idéologiques de notre nationalisme d'autrefois. L'idéal de la liberté des peuples, chanté inconsciemment, comme il le croit, par les enfants, est une notion très confuse.

Les adultes qui la défendent sont souvent tiraillés entre une lucidité de gauche nécessaire à la libération et une hantise de droite suscitée par le rêve de la puissance.

S'il s'était nourri de cette lutte intérieure fort complexe et toujours actuelle, Boulanger aurait pu, dans un style beaucoup moins conventionnel, écrire un roman à la hauteur de sa belle et généreuse intuition.

Collaborateur du Devoir

TROIS P'TITS CHATS

René Boulanger
VLB
Montréal, 2006, 120 pages

CURIEX

CAHIER SPÉCIAL [SAMEDI 11 NOVEMBRE]

UNE OCCASION DE SE FAIRE CONNAÎTRE AUPRÈS DE MORDUS DE LECTURE !
4000 EXEMPLAIRES SUPPLÉMENTAIRES DISTRIBUÉS SUR LES LIEUX DE
L'ÉVÈNEMENT. FAITES VITE, LES ESPACES SONT LIMITÉS !

POUR PLUS D'INFORMATION, CONTACTEZ VOTRE REPRÉSENTANT PUBLICITAIRE, OU APPELEZ AU (514) 985-3399

SALON DU
LIVRE
DE MONTRÉAL



• On n'est jamais trop curieux •

LITTÉRATURE

LA PETITE CHRONIQUE

ROMAN

Un paradis perdu

Gilles Archambault

Les écrivains qui s'intéressent à leur enfance aiment bien l'évoquer en dépeignant un paradis perdu. Gilles Lapouge ne fait pas exception. A cette différence qu'il n'est que très peu question des premières années du narrateur, qui nous entretient au long de ces 348 pages bien remplies de son village natal.

L'enfant qu'il a été, le conteur le néglige aux dépens de personnages hauts en couleur qui ont peuplé le petit hameau de Champtercier dans les années qui ont suivi la Première Guerre mondiale. Champtercier est situé dans les montagnes non loin de Digne. Marseille, pourtant pas si éloignée, apparaît à ses habitants comme une métropole exotique.

Gilles Lapouge crée des figures fortement typées dont la caricature parfois forcée ne manque pas cependant de retenir l'attention du lecteur. Je l'avoue tout net, j'entre avec peine dans des livres dont l'écriture est proche de la langue parlée — dans ce cas doucement archaïque — et dont la répétition des bonheurs d'expression semble parfois exagérément recherchée. J'ai toutefois persisté. Il m'en reste le souvenir de jours passés dans un univers de rêve, dont la forte présence paysanne me hante toujours.

D'abord, il y a le professeur Jurdin, dont on finira par apprendre qu'il est le grand-père du narrateur. Il a lu les classiques de l'Antiquité, il se fait accompagner à la messe par son chien Horace, ainsi nommé en l'honneur du poète latin. C'est lui qui un jour affirmera avoir vu un soldat errant. Pendant six ans, on le suspectera d'avoir inventé l'existence de l'inconnu. Un jour, le soldat réapparaît. On est méfiant au début, mais on finira par admettre que Julien (est-ce un Belge, un Suisse?) est un irremplaçable can-

tonnier, même si les routes qu'il crée ne mènent nulle part.

On le voit, on nage dans la fantaisie. Ce monde perdu, ce monde qui s'est évanoui vers les années 50, le narrateur le réinvente à mille lieues de toute vraisemblance. Voyez cette douceur du narrateur qui rendait visite à l'ancien curé de Champtercier à la retraite, « moins pour m'occuper de lui que pour évoquer les moments anciens car il ne restait plus grand monde au village avec qui les renflouer, ces vieux bonheurs. Nous nous installions au frais, dans le jardin, et nous faisions défiler les années. Les glycines embaumaient, mais le curé était au bout de la bobine. Ses souvenirs ne faisaient presque plus de bruit. Je trouve qu'il est très bien d'écouter et de consigner les souvenirs des gens dont la mémoire s'abîme ».

Il conviendrait de recommander la lecture de ce roman aux admirateurs de Giono

Je pense bien qu'il conviendrait de recommander la lecture de ce roman aux admirateurs de Giono. Ils y retrouveront quelques-uns des mêmes climats, une attitude proche en ce qui a trait à la nature. Gilles Lapouge réussit à nous faire aimer les personnages les plus extravagants. Il y a la poésie, la drôlerie appuyée et aussi cette complicité de l'auteur envers ses personnages. « Le professeur Jurdin, même chose quand il somnolait dans le bosquet d'en haut, l'été, sous le tilleul, sa bouche était ouverte et je voyais sa mort. Je suis très bon en compassion et même en commisération. Un vrai surdoué ».

L'auteur, lui, est doué pour l'évocation d'un monde disparu, dont les charmes, certainement magnifiques, font rêver. Le rôle parfois de la littérature, non?

Collaborateur du Devoir

LE BOIS DES AMOUREUX

Gilles Lapouge
Albin Michel
Paris, 2006, 348 pages

ROMAN FRANÇAIS

Le petit miracle

MICHEL LAPIERRE

Ce n'est pas tous les jours que nous avons à écrire la biographie d'un clochard et à faire un documentaire sur lui. Munie d'une caméra vidéo, Jacqueline, qui collabore avec le narrateur, est convaincue du caractère unique du clochard André. Elle parle de l'homme avec conviction: « Le fait qu'il soit au cœur d'un projet comme le nôtre montre que Dieu existe ».

Le narrateur se pose même des questions capitales en envisageant l'avenir: « Faire d'André un Christ moderne? Devenir ses apôtres? » Mais qui est donc ce divin personnage auquel Vincent Ravalec a consacré son roman *La Vie miraculeuse du clochard André*? Il faut dire qu'avec Ravalec et d'autres écrivains français, Michel Houellebecq et Maurice G. Dantec, dont les noms ont une consonance, il faut s'attendre à tout.

André a déjà été une femme, plus précisément un transsexuel. « J'ai encore mes seins, dit-il, on les voit pas parce que je prends plus d'hormones... » Le rêve féminin d'André s'en est allé en fumée le jour où des transsexuels thaïs, rompus aux arts martiaux, lui ont cassé la gueule. Ils lui reprochaient de leur avoir vendu de la cocaïne de piètre qualité.

Mais cela n'explique pas pourquoi André est devenu célèbre en un rien de temps dans la France entière. Il a surpris, dans un parking souterrain de la porte Dauphine, un ministre en train de se faire gratifier d'une fellation par une prostituée russe mineure et raconté la chose à la police. Un mois plus tard, dans l'un des lacs du bois de Boulogne, il a sauvé de la noyade la fille d'une vedette de la chanson.

On doit aussi préciser qu'André est poète. Du moins, il déclare des vers qu'il semble avoir écrits lui-même. Ravalec se plaît à insérer dans le roman non seulement des vers d'André, mais surtout des textes d'une femme poète inconnue, vers que le narrateur reçoit grâce à un téléphone portable qui paraît branché sur « le surnaturel urbain ».

S'il y a tout lieu de croire que Jacqueline devient amoureuse d'André en écoutant les poèmes qu'il lui récite, on peut penser que le narrateur s'éprend de la femme poète qui lui transmet secrètement des vers. Celui qui doit faire connaître au public la vie du fameux clochard finit par découvrir l'identité de celle qui évoque de loin « le souvenir inexact des roses ».

Il s'agit de Joséphine, la nièce de l'un des amis du narrateur. Oubliant André qu'il juge indigne d'être un nouveau Christ, le narrateur envoie à Joséphine des vers de son cru pour lui apprendre que la mort des étoiles est bonne: « Ça nous rendra plus forts / Et conjurera demain / Notre peur du noir ».

Les poèmes que Ravalec répand au fil des pages sont-ils, comme certains le disent de ceux de Houellebecq, des vers de mirliton? La tentation de le penser est forte. Mais l'incongruité totale du roman de Ravalec fait éclater les modes esthétiques. Nous sommes manifestement en présence d'une littérature inédite du surnaturel.

Collaborateur du Devoir

LA VIE MIRACULEUSE DU CLOCHARD ANDRÉ

Vincent Ravalec
Flammarion
Paris, 2006, 288 pages

Vues de femmes

Plusieurs signatures entrent au Seuil, des plumes féminines surtout

GUYLAINE MASSOUTRE

Colette, Simone de Beauvoir, Marguerite Duras, Marguerite Yourcenar, Annie Ernaux, elles ont changé les lettres. S'il est vrai que les femmes ont des affinités particulières avec le roman, comme le défend Laure Adler dans *Ces femmes qui ont changé la littérature*, paru chez Gallimard, la femme de lettres en fait la démonstration comme directrice de la littérature au Seuil.

Fort d'un autre essai, *Dans les pas de Hannah Arendt* (Gallimard), Adler est entrée dans ses nouvelles fonctions, secondée par deux nouvelles lectrices, les excellentes romancières Danièle Salleva et Tiphaine Samoyault. Voici dix-sept ouvrages de cette équipe. Plusieurs signatures entrent au Seuil, des femmes surtout.

Qu'on imagine une lectrice, jeune de préférence, qui se demande quels romans lire et qui exige des histoires de son temps: qu'elle suive ce vol de papillons, elle ne le regrettera pas. D'abord, la maquette est rafraîchie. Blanc, encadré d'une large bande rouge, le design frappe l'œil. Le format, le plus petit, se rapproche de celui des poches; le grand format demeure classique. Ces couvertures sobres forcent l'évidence: attirer sans distraire. Quant à l'objet livre, sur une table à café, il a l'élégance chic de son origine. Mais l'expérience de la littérature en sera-t-elle renouvelée?

Que découvrir? Moins l'abondance que la phrase exacte, celle qui résume une journée de vie, démarquée mais secrète. Quatre romancières, Marie Ferran, Christine Lapostolle, Sibylle Grimberty et France David, ressaisissent ce geste inaugural. Si seule Marie Ferran fait ses premières armes dans la fiction, elles ont déjà toutes publié.

Ferran, Lapostolle, Grimberty

Elles sont lettrées, cultivées. Ferran est Belge, historienne d'art comme Christine Lapostolle. D'une écriture économe et soignée, *Terrasse*, de Ferran, raconte un égarement, sous la forme d'un deuil vécu par un quadragénaire qui perd son fils: « La mort du petit m'a fait descendre dans les abysses et depuis, je glisse de découverte en découverte », ainsi se résume le propos. Voyager, s'engager dans l'humanitaire, c'est vivre en quête de sens. Jusqu'au jour où la vérité sur le prétendu accident de l'enfant réapparaît en pleine lumière. L'histoire devra recommencer, quand le livre se ferme.

Nous arrivons, de Lapostolle, prend la forme d'un journal, tranche de vie bretonne loin du monde affolé. Courtes méditations, notes sur de tout petits faits divers, l'écriture éclatée ne manque pas de charme. Le monde faulknérien s'insinue entre les lignes. « Les gens d'ici avec leurs



Sibylle Grimberty

souffrances d'ici sont invisibles au regard touristique », écrit Lapostolle. Un accident vient secouer la torpeur ambiante et faire apparaître l'inconcevable difficile, qui est universelle: « La réalité qui vous dépasse ». L'écriture remâche le mal-vivre, tout en suivant les méandres d'une pensée de surface qui, dans ses boucles, serre la progression d'un temps de plus en plus profond.

Autre roman en creux, *Une absence totale d'instinct*, de Grimberty, raconte une passion en 2005, ou plutôt son échec. L'affaire est banale, tout comme le ton ou les considérations. Ce fiasco sans éclat peine à se rendre à terme. Ce personnage, qui s'ennuie à New York comme à Paris, nous ennuie à force de justifications et d'opacité démentie. Dans l'exercice paradoxal de la lecture proposée, force est de demander: la pusillanimité est-elle l'apanage des héros d'un jour, chacun, comme ce personnage somme toute honnête, s'efforçant de s'y hisser? Le titre est alors bien trouvé...

David, Veinstein

Quant à David, danseuse et comédienne, dans *Les Chambres de la mémoire*, elle interroge la conscience d'un assassin en prison. Sous forme d'un astucieux polar littéraire, elle fait appel à Sam Spade, le détective de Da-

Que découvrir? Moins l'abondance que la phrase exacte, celle qui résume une journée de vie

shiell Hammett, prétexte pour raconter la manière furieuse de l'enquêteur américain. Car cet assassin qui rumine, c'est une femme, et elle a tué Miles Archer, l'associé de Spade.

Jubilatoire et désolant, ce pillage romanesque nous promène dans les coulisses de l'exploit ravageur, entre Sollers et Elroy notamment, pour jouer avec la vengeance inconsciente que tout enquêteur rumine en son for intérieur. La littérature est ici prise dans un nœud coulant, que la romancière serre à son gré et à bon escient. Puisqu'il s'agit de lui faire rendre l'âme, réjouissons-nous-nous que la somme de ses cadavres se trouve dans le volume *Folio policier n° 50*. Plusieurs ont gravité autour, nous rappelle David, qui en donne une preuve vivifiante.

Lecteur, car vous aussi lisez, arrêtez-vous sur *Dancing* pour sa cadence, sa rafale, sa cavale. Le romancier et poète Alain Veinstein, qui le signe, anime les nuits de France Culture, y reçoit maints auteurs et y explose. Comme celui que ces romans font attendre, le dernier André Makine, Veinstein passe, lui aussi, au Seuil.

Dans *Dancing*, tout est rythme, emballement et turbulences. Sur sa Yamaha, le solitaire qui se défonce se veut un autre Rimbaud, aux illuminations sises au lac Rose. En une nuit, il troque le grand large de sa bécane pour exiger son droit à la bonne fortune, faire la fête dans un dancing. Moins aventurier qu'il ne le dit toutefois, le personnage semble bien exprimer le monde désiré, la vie fantasmée d'un impatient. C'est pourquoi son équipée est décevante. Mais l'écriture est une piste où les images virevoltent et où les mots dansent. Dans le roman-spectacle, l'aube arrive toujours trop tôt.

Collaboratrice du Devoir

TERRASSE

Marie Ferran

NOUS ARRIVONS

Christine Lapostolle

UNE ABSENCE TOTALE

D'INSTINCT

Sibylle Grimberty

LES CHAMBRES

DE LA MÉMOIRE

France David

DANCING

Alain Veinstein

Le Seuil
Paris, 2006, respectivement 153, 140, 156, 177 et 291 pages

Dans le cadre des

Lundis du CRILCO

Causerie avec

LARRY TREMBLAY

Écrire en temps réel

LARRY TREMBLAY

Écrire en temps réel

LARRY TREMBLAY

Écrire en temps réel

LARRY TREMBLAY

Écrire en temps réel

LARRY TREMBLAY

Écrire en temps réel

LARRY TREMBLAY

Écrire en temps réel

LARRY TREMBLAY

Écrire en temps réel

LARRY TREMBLAY

Écrire en temps réel

LARRY TREMBLAY

Écrire en temps réel

LARRY TREMBLAY

Écrire en temps réel

LARRY TREMBLAY

Écrire en temps réel

LARRY TREMBLAY

Écrire en temps réel

LARRY TREMBLAY

Écrire en temps réel

LARRY TREMBLAY

Écrire en temps réel

LARRY TREMBLAY

Écrire en temps réel

LARRY TREMBLAY

Écrire en temps réel

LARRY TREMBLAY

Écrire en temps réel

LARRY TREMBLAY

Écrire en temps réel

LARRY TREMBLAY

Écrire en temps réel

LARRY TREMBLAY

Écrire en temps réel

LARRY TREMBLAY

Écrire en temps réel

LARRY TREMBLAY

Écrire en temps réel

LARRY TREMBLAY

Écrire en temps réel

LARRY TREMBLAY

Écrire en temps réel

LARRY TREMBLAY

Écrire en temps réel



L'instant même félicite Pierre Yergeau, finaliste au Prix littéraire du Gouverneur général, dans la catégorie romans et nouvelles pour son roman *La Cité des Vents*.

Conseil des Arts
du CanadaCanada Council
for the Arts

Mention spéciale 2006 de l'Organisation internationale de la Francophonie.

LITTÉRATURE

POLAR

Caleb Carr dans les souliers de Sherlock

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Caleb Carr, talentueux auteur de thrillers historiques à qui l'on doit, entre autres, *L'Aliéniste* et *L'Ange des ténèbres*, a relevé un nouveau défi: celui de faire revivre le plus célèbre des détectives anglais en imaginant une nouvelle aventure de Sherlock Holmes et de son très cher docteur Watson. À l'origine, cette histoire devait prendre la forme d'une nouvelle à être intégrée dans un collectif d'auteurs, à la demande du représentant américain de la succession de sir Arthur Conan Doyle, Jon Lellenberg.

Le point de départ? À partir du *Chien de Barkerville*, écrire «de nouvelles aventures dont le surnaturel serait le thème et le ton» (in *Postface* de Jon Lellenberg, p. 265). Mais voilà qu'on ne sait trop pourquoi, quel qu'un quelque part a décidé d'en exclure le récit de Carr pour en faire un roman autonome de près de 250 pages qui paraît sous le titre du *Secrétaire italien*.

L'intrigue, comme c'est généralement le cas avec Holmes, est surtout prétexte à mettre en branle l'admirable capacité de réflexion et de déduction du détective, telle qu'évoquée dans les commentaires admiratifs de son acolyte, le bon docteur Watson. Pour résumer brièvement, disons que Watson et Holmes, à la demande du frère de ce dernier, Mycroft, enquêtent sur ce qui a toutes les apparences de tentatives d'attentat contre la reine Victoria par le biais des meurtres de son architecte et d'un contremaître de ce dernier. Leurs corps broyés et disloqués ont été retrouvés transpercés d'une cinquantaine de coups de couteau sur le site du château écossais de Hollywoodhouse.

Les deux hommes s'approprièrent à y mener, à la demande de Sa Majesté, d'importants travaux de réfection dans l'ancienne tour où fut assassiné, trois siècles plus tôt, un certain David Rizzio, musicien, secrétaire et bon ami de la reine d'Écosse, Marie Stuart. De là à imaginer que le secrétaire italien est revenu hanter les lieux afin d'assouvir sa vengeance, il n'y a qu'un pas que plusieurs sont prêts à franchir allègrement.

Fantômes à la Scoubidou

C'est donc pour tenter de jeter la lumière sur cette ténébreuse affaire que les deux Anglais prennent le chemin de Hollywoodhouse afin d'y mener leur enquête. Malheureusement, le mystère cède rapidement le pas à une banale affaire d'arnaque aux touristes par deux marchands manants et un pseudo fantôme dont le coupable se repère dès sa première apparition. Au roman d'enquête holmsien succède alors une histoire de fantômes à la Scoubidou tout juste bonne à divertir les enfants, si tant est qu'il y en ait encore pour lire ce genre de choses. Et c'est sans compter le remplissage inutile gratifiant le lecteur des états d'âme et autres considérations de Watson qui, plus que Holmes, semble le véritable héros de cette histoire abracadabrante étirée jusqu'au ridicule.

Loin de s'avérer une réussite, ce roman, qui aurait certainement gagné à demeurer nouvelle — comme c'est par ailleurs le cas d'une bonne part des récits holmsiens —, n'est guère à la hauteur de la mémoire de Doyle, pas plus que du génie de Carr. Et c'est bien dommage car quel amateur de roman à énigmes ne garde pas, malgré leur caractère un tantinet désuet, une affection particulière pour ces récits d'une époque depuis longtemps révolue?

Collaboratrice du Devoir

LE SECRÉTAIRE ITALIEN

Caleb Carr
Traduit de l'américain
par Jacques Martinache
Presses de la Cité
Paris, 2006, 267 pages

EN BREF

Larry Tremblay, écrire en temps réel

Auteur de poèmes, de récits, de romans et de textes de théâtre, Larry Tremblay écrit depuis plus de 30 ans et son œuvre dramaturgique a été traduite en plusieurs langues. Lundi, il sera l'invité de la librairie Olivier à Montréal où il discutera de l'écriture en temps réel en compagnie de Gilbert David. Intitulée «Résister à la littéralité», la rencontre sera consacrée aux rapports de l'écriture avec le présent «hors de ses gonds» de la culture dite postmoderne. Larry Tremblay a publié récemment *Piercing* (Gallimard, 2006), un recueil de récits parmi lesquels figure *La Hache* qu'il a lui-même mis en scène au Théâtre de Quat'Sous, le printemps dernier. — *Le Devoir*

ENTRETIEN

Meurtres et mystères sur fond d'histoire judéo-chrétienne

Kathy Reichs prend un virage historico-politique avec *À tombeau ouvert*

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

À tombeau ouvert est le huitième roman mettant en vedette l'anthropologue judiciaire Temperance Brennan, héroïne et alter ego de Kathy Reichs. Ce nouveau titre a ceci de particulier que, bien qu'il se déroule aujourd'hui, il fait néanmoins la part belle au passé. On pourrait en résumer la trame ainsi: l'examen du cadavre d'un homme d'affaires juif orthodoxe montréalais, Avram Ferris, révèle à Brennan qu'il a été assassiné. Un proche du défunt remet à l'anthropologue la photo d'un squelette, précisant que c'est là la raison pour laquelle il est mort. Suivant cette piste qui la mènera jusqu'en Israël, Tempe avance à pas feutrés dans une intrigue complexe où juifs ultra-orthodoxes, terroristes musulmans et fondamentalistes chrétiens s'affrontent sur fond d'histoire religieuse.

Cette histoire est d'autant plus incroyable qu'elle est inspirée d'éléments réels présentés à Reichs par le docteur James Tabor, professeur d'archéologie et d'histoire biblique à l'Université de Caroline du Nord. «Tabor m'a parlé de tombeaux pillés, de squelettes dérobés et d'un site dans la vallée d'Hinnom où il croyait avoir découvert les restes de la famille de Jésus!» Fascinée, Reichs décide de partir de ces éléments pour la trame du prochain

Brennan. Pour assurer la crédibilité de cette histoire, «je suis allée en Israël et, grâce à James, j'ai eu accès à des sites, à des archives et à d'autres documents qui ont servi à l'élaboration de cette histoire», précise-t-elle. «Sans l'aide de James qui a largement inspiré le personnage de Jake, je ne crois pas que je me serais lancée dans une telle histoire», précise celle qui renoue ainsi avec ses premières amours: l'archéologie.

Meurtres et mystères sur fond d'histoire judéo-chrétienne, ça fait pas mal air du temps, non? Reichs assure que son histoire à elle «est basée sur des faits avérés» et que, comme d'habitude, elle a «sollicité une panoplie de spécialistes, question de [s]'assurer que tout soit le plus fidèle possible à la réalité». En abordant un tel sujet, ne craint-on pas de susciter la réaction de certains milieux, en particulier la communauté juive, qui y est dépeinte de manière, disons, peu flatteuse? «C'était une possibilité que j'envisageais, mais il y a eu dans les faits très peu de réactions négatives, sinon quelques courriels isolés. Il y a bien une fondamentaliste chrétienne du Tennessee qui m'a écrit pour me dire que le Christ était assurément mort sur la croix et qu'elle ne lirait plus jamais un de mes livres. J'ai reçu quelques mois plus tard un autre courriel, probablement de la même dame, précisant qu'elle m'avait pardonné...»

Pour l'auteure, la plus grande difficulté consistait en fait à rattacher cette histoire à Brennan, Ryan et toute l'équipe du Laboratoire des sciences judiciaires et de médecine légale du Québec (LSJMLQ) où, à l'instar de Reichs, œuvre son héroïne. «La réponse m'est venue de mon expérience: au cours de ma collaboration avec le LSJMLQ, j'ai assisté à un certain nombre d'autopsies de membres de la communauté juive orthodoxe; alors, je me suis dit que, si je parlais d'un meurtre à Montréal et que je le liais à l'histoire du squelette de Massada, je pouvais envoyer Tempe enquêter en Israël!»

Et c'est justement là qu'*À tombeau ouvert* se différencie des précédents titres de la série Brennan et parvient à renouveler l'intérêt du lecteur. À la question de savoir si Reichs continuera dans cette voie historico-politique, nous n'en saurons guère plus... sinon qu'elle vient de signer avec son éditeur américain une série de cinq nouveaux titres (dix sont parus à ce jour en anglais, huit en traduction française), à raison d'un par an. Il faudra donc attendre le prochain — ou le lire en version originale — pour savoir si Brennan continuera dans cette «voie du succès».

Collaboratrice du Devoir



Avec son huitième roman, Kathy Reichs renoue avec ses premières amours: l'archéologie.

PEDRO RUIZ LE DEVOIR

POLAR

Histoires d'os

MICHEL BÉLAIR

En l'espace de quelques années et après une bonne demi-douzaine d'histoires tordues à souhait (*Déjà dead*, *Death du jour*, *Les Os troubles*, *Meurtres à la carte*), Kathy Reichs a conquis les amateurs de polar avec son approche scientifique. Une chaîne de télé américaine s'est même inspirée de son œuvre et de son travail pour une série policière (*Bones*) fort courue.

Anthropologue judiciaire voyageant régulièrement entre Montréal et les deux Carolines, exactement comme elle, l'héroïne de Kathy Reichs, Tempe Brennan, tête elle aussi de l'os à qui mieux mieux sur les scènes de crime. Et même si on la voit souvent se mêler à des enquêtes pour dépister des tueurs en série ou pour passer au peigne fin des restes de motards enfouis dans les sous-bois, son territoire de chasse habituel est Montréal, qu'elle nous fait voir sous des angles inhabituels et souvent surprenants... Sauf ici.

Changement de cap radical en effet, *À tombeau ouvert*, le huitième polar de Kathy Reichs publié en français, se déroule pour une bonne partie en Israël. Oh, il y a bien des liens avec Montréal enco-

re, puisque l'histoire débute par le meurtre d'un commerçant juif dans son entrepôt de Mirabel. Mais la solution de l'énigme se transportera bien vite du côté de Jérusalem, le docteur Brennan étant tombé sur rien de moins qu'un squelette intact datant du 1^{er} siècle de notre ère...

Et voilà que Tempe se retrouve bientôt, à la demande des Services archéologiques israéliens, avec une drôle d'équipe: dans ses bagages, un squelette exhumé à Massada; dans son lit, son ami de cœur Andrew Ryan; et dans un champ de fouille près de Qmran, son vieil ami archéologue Jake Drum. Tous, ils sont rapidement confrontés aux extrémistes religieux du Hevrat Kashida, qui, eux, veulent récupérer le squelette pour l'ensevelir selon la tradition. En fait, beaucoup de gens tournent autour de ce tas d'os qui risque de remettre en question de longs passages du Nouveau Testament, de la Thora et du Coran. Il faudra que Tempe puise dans ses dernières réserves pour réussir à comprendre pourquoi les cadavres s'accumulent autour d'elle et des vieilles reliques qu'elle transporte...

L'histoire est évidemment bien racontée et la tra-

duction vive et emportée de Viviane Mikhalkov lui rend tout à fait justice. Mais le charme habituel qui vous saisit dès les premières pages s'est un peu dissipé dans cette histoire rocambolique. Peut-être parce qu'on a pris goût à la finesse et à l'originalité des descriptions de Montréal, que Kathy Reichs délaie un peu ici pour s'inscrire dans la mouvance du «thriller religieux». Peut-être aussi parce que le lien entre Tempe et Ryan est trop convenu, trop acquis, trop placé, que sais-je? Reste que *À tombeau ouvert*, malgré son écriture qui nous tient en haleine jusqu'à la fin, n'est pas le roman le plus représentatif de l'œuvre de Kathy Reichs. On pourra à tout le moins y observer cette curiosité et ce sens du détail qui ont fait sa réputation.

Le Devoir

À TOMBEAU OUVERT

Kathy Reichs
Robert Laffont, coll. «Best-Sellers»
Paris, 2006, 412 pages

Un polar franc-maçon

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Comme hier Boileau et Narcejac inventaient le roman-roman ou «suspense à la française», Giacometti et Ravenne semblent avoir mis sur la sellette le polar franc-maçon, genre à travers lequel ils visitent, en plus de l'intrigue habituelle à tout bon polar, certaines pratiques des loges maçonniques. On dit — mais est-ce là une première volonté de forger la légende? — que l'aventure a en fait débuté par un différend entre amis: Ravenne est maçon, Giacometti pas et se tient à distance de toute obédience. Ce qui aurait été prétexte à d'innombrables conversations qui se prolongèrent bientôt en écriture...

La Conjuración Casanova est le second titre de ces duettistes français dont les intrigues permettent au néophyte de pénétrer dans les arcanes de ce mouvement occulte qui accueillit en ses rangs Mozart et Franklin, pour ne nommer que ceux-là. Signe des temps, ce goût pour le complot mystico-historique? Probablement, mais il y a chez ces auteurs une aisance de l'écriture et un souci du détail qui insufflent au récit un degré de vérisme plus satisfaisant que chez la plupart des pisse-copies fréquentant depuis quelque temps ce genre de récit...

Marcas, leur fic parigo, appartient à une loge du «Grand Orient». C'est un pur qui croit sans faillir aux sacro-saintes valeurs républicaines. À chaque enquête, on lui cultive un néophyte à qui il s'acharne à expliquer les idéaux de ses frères mais aussi leurs dérives. Après une première enquête sur fond de relations entre nazis et franc-maçons (*Le Rituel de l'ombre*), Marcas reprend du service dans un récit qui, cette fois, fait la part belle aux sectes de tout acabit. On y découvre un étrange et séduisant gourou se

réclamant de Casanova qui recrute ses adeptes en leur promettant l'extase ultime. Mais au rêve de nirvana sexuel et de jeunesse éternelle succède brutalement une réalité tout autre: celle d'un bûcher où Dyonisos — c'est le nom dont il s'affuble! — sacrifie ses recrues afin de les rendre... immortelles.

C'est ainsi que débute l'action de ce second roman. Après quelques brouilleries vite réglées à Paris, Marcas mène l'enquête afin de tenter d'établir si l'immense bûcher humain érigé sur une plage sicilienne est le résultat d'un suicide collectif ou d'un horrible massacre longuement prémédité. Rapidement, grâce à une survivante française, il remonte la filière jusqu'à Dyonisos, furtive figure de «maître de secte» doublé d'un riche collectionneur qui a récemment acquis, à fort prix, un manuscrit inconnu de Casanova lors d'une vente publique. Le séducteur vénitien y relate une expérience «limite» qui l'aurait mené à l'extase absolue, expérience sur laquelle le «Dieu soleil» a justement fondé son «abbaye», dont la devise est: «Fais ce que tu voudras». Littérature, sectes, sexe, fric et pouvoir, tous les ingrédients sont là pour un bon petit divertissement. Et si Dyonisos ne livre pas la marchandise à ses adeptes, force est de constater que Giacometti et Ravenne tiennent largement leurs promesses.

Collaboratrice du Devoir

LE SEXE TUE!

CONJURATION CASANOVA
Éric Giacometti et Jacques Ravenne
Fleuve Noir
Paris, 2006, 445 pages

S'ADAPTER AUX CHANGEMENTS CLIMATIQUES

DÉCOUVRIR

LA REVUE DE LA RECHERCHE

La santé, revue par les ingénieurs

Abonnez-vous
www.acfas.ca/decouvrir

Le suicide est-il inscrit dans nos gènes?
Cycles féminins de la mémoire
Les maisons tournées

De l'aluminium pour alléger les véhicules
La négligence au cœur de la maltraitance

Obtenez gratuitement 2 numéros précédents en envoyant vos coordonnées à decouvrir@acfas.ca

MAINTENANT, EN KIOSQUE • www.acfas.ca/decouvrir

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Un nouveau pacte social pour l'éducation



Louis Cornellier

La mondialisation ne date pas d'hier, mais la direction franchement néolibérale qu'elle a prise à partir des années 1980 marque néanmoins une rupture avec le passé qui affecte toutes les sphères de l'activité humaine. L'éducation, donc, n'y échappe pas. Comme le souligne Jocelyn Berthelot, chercheur à la Centrale des syndicats du Québec, dans *Une école pour le monde, une école pour tout le monde*, «un nouveau modèle éducatif mondial s'impose un peu partout», piloté par les grandes institutions économiques internationales comme l'OCDE et fondé sur le «passage d'une logique basée sur des valeurs éducatives et sociales à une logique économique».

Selon ce «modèle éducatif néolibéral», l'introduction de la logique marchande dans le monde scolaire passe par la concurrence entre les établissements, par une plus grande autonomie de ces derniers et par un contrôle de qualité assuré par l'État. Cette rupture avec les anciens systèmes scolaires nationaux, étatiques et centralisés serait garante d'égalité, d'efficacité et de qualité.

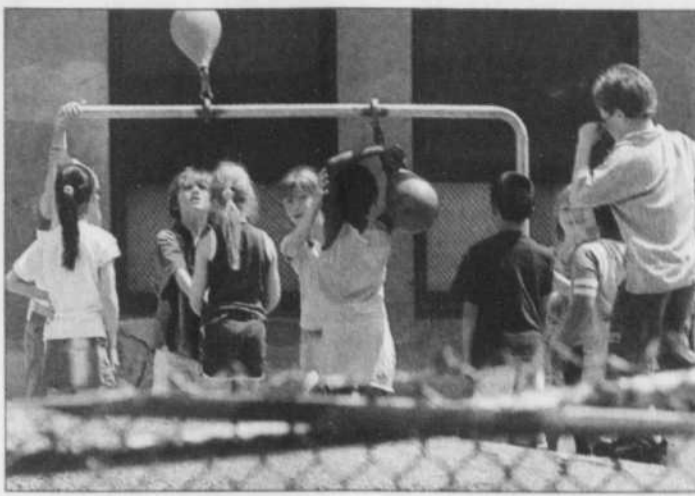
Mensonge que tout cela, réplique le chercheur, qui a analysé ce virage en détail. Dans un tour d'horizon des diverses études internationales portant sur les effets de ces changements, il montre que c'est la mission même de l'éducation qui est mise en péril par ce modèle. Le principe de la concu-

rence entre les établissements, constate-t-il en s'appuyant sur la recherche, «a conduit, un peu partout dans le monde, à une exacerbation des divisions de classes et de races, à une accentuation de la fracture sociale et à davantage d'apartheid culturel». Il insiste particulièrement sur les effets délétères du libre choix de l'école, du principe de l'autonomie des établissements, de la multiplication des programmes particuliers, de la politique d'obligation de résultats, tout en critiquant aussi l'invasion de l'école par l'entreprise, la commercialisation de la recherche universitaire, l'efficacité des PPP et le remplacement, à l'échelle internationale, d'une approche coopérative par une approche commerciale. Le programme critique, donc, est très chargé, mais solidement argumenté, et il conclut au danger d'une «soumission de l'éducation à d'étroites visées économiques». C'est rien de moins que l'idéal démocratique, une des missions fondamentales de l'éducation, qui est menacé par cette dérive marchande.

Pour une école québécoise démocratique

S'il s'en était tenu à ces considérations critiques générales, Berthelot, sans faire consensus, aurait probablement été applaudi par la majorité. Il sera, pourtant, je vous l'annonce, fortement contesté parce que les conclusions qu'il en tire pour le système d'éducation québécois bousculent plusieurs idées reçues et risquent de déplaire aux parvenus de notre société. Berthelot, en effet, n'est pas qu'un autre penseur chic et désincarné de la gauche caviar, mais un intellectuel de choc dont les propositions très concrètes visent l'établissement d'une école québécoise vraiment démocratique.

Depuis 40 ans, écrit-il, «la société québécoise a grandement profité



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Jocelyn Berthelot prône le mélange des jeunes de tous les horizons socioéconomiques dans les mêmes établissements et, aussi, dans les mêmes classes.

du développement rapide de l'éducation publique», mais force est de constater, aujourd'hui, que le système connaît des ratés qui ne relèvent pas d'abord, attention, de la qualité de l'enseignement ou de l'indifférence des jeunes, mais de vices structurels inspirés par le modèle éducatif néolibéral. L'idéal méritocratique — à chacun son mérite sans égard aux conditions socioéconomiques — ne porte pas ses fruits parce qu'il est nié dans les faits.

Actuellement, conséquence du libre choix de l'école et des effets qu'il engendre, comme la multiplication des projets particuliers et sélectifs, les élèves issus de l'immigration et les élèves issus de milieux pauvres se retrouvent concentrés dans certains établissements. Cela, d'une part, nuit à l'intégration et encourage un certain repli communautaire, et, d'autre part, engendre une inégalité scolaire qui perpétue l'inégalité sociale.

S'appuyant sur de multiples

études qui contredisent radicalement le discours des satisfaits, Berthelot établit que «les pays ayant un système scolaire peu différencié [formation commune d'au moins neuf ans] visant à doter tous les élèves des outils nécessaires à la vie citoyenne sont ceux qui obtiennent les meilleurs résultats et qui sont en même temps les plus égalitaires». En d'autres termes, c'est en mélangeant les jeunes de tous les horizons socioéconomiques dans les mêmes établissements et, aussi, dans les mêmes classes que l'on réussit à vraiment faire monter le niveau collectif, et ce, sans nuire à l'élite.

Aussi, si le bien commun n'est pas pour nous qu'une formule, mais bien une valeur, un idéal à rechercher, il importe d'opter pour des solutions qui concrétisent cet engagement. Berthelot propose donc de mettre fin au financement des écoles privées (par étapes, dans le cas du secondaire, et en visant l'intégration du personnel et des élèves au réseau public) et de

limiter le libre choix de l'école pour, comme l'écrit le sociologue Marcel Crahay, «freiner la tendance spontanée à la consanguinité sociologique», et, ajoute le chercheur, «assurer la plus grande diversité sociale et ethnique possible». Il privilégie aussi les classes hétérogènes, jusqu'à la fin de la troisième secondaire, puis, qu'elles «maximisent les progrès des plus faibles, sans pour autant nuire aux progrès des plus forts». Il rappelle, de même, la nécessité de financer adéquatement le réseau scolaire et d'investir ces sommes à la bonne place, c'est-à-dire dans le personnel: «En éducation, il n'existe pas de technologie qui permettrait de prolonger l'espérance de vie scolaire. [...] L'éducation est une activité profondément humaine où seules les personnes peuvent venir à la rescousse. C'est dans ces personnes qu'il faut investir pour l'avenir des enfants, de tous les enfants.»

Ouvrage extrêmement riche, qui aborde toutes les facettes de l'éducation au Québec (services à la petite enfance, formation des adultes, formation continue, enjeux cége-

piens et universitaires, débats sur la réforme, le redoublement et l'autonomie professionnelle et plusieurs autres sujets connexes comme le problème de la pauvreté en général). *Une école pour le monde, une école pour tout le monde* est surtout un essai original, courageux, généreux et profondément humaniste, qui plaide avec aplomb, et sans intentions polémiques gratuites, en faveur de l'attention universelle portée au développement du «potentiel humain» plutôt qu'à celui du «capital humain».

louiscornellier@parroinfo.net

UNE ÉCOLE POUR LE MONDE, UNE ÉCOLE POUR TOUT LE MONDE

L'ÉDUCATION QUÉBÉCOISE DANS

LE CONTEXTE

DE LA MONDIALISATION

Jocelyn Berthelot

VLB

Montréal, 2006, 224 pages

LE POIDS DE LA COOPÉRATION: LE RAPPORT FRANCE-QUÉBEC

Frédéric Bastien



Photo: Marlene Doyon



Le poids de la coopération: le rapport France-Québec

La France reconnaîtrait-elle une éventuelle victoire du «oui» si un troisième référendum avait lieu?

Le brillant essai de Frédéric Bastien répond par l'affirmative à cette question et jette un éclairage nouveau sur la politique proquébécoise de la France.



QUÉBEC AMÉRIQUE

www.quebec-amerique.com

La révolte selon Camus

LOUIS CORNELLIER

La fin justifie-t-elle les moyens? Sartre, par exemple, le croyait, en justifiant la violence révolutionnaire au nom d'un avenir radieux. Cette position est justement celle qui le sépare de Camus, selon lequel une fin recherchée à l'aide de moyens fourbes ou violents devient par là même immorale. Voilà la thèse défendue dans *Limites de la violence*, une très fine «lecture d'Albert Camus» menée par Yves Trottier et Marc Imbeault.

Au nom de lendemains qui chantent, écrivent-ils, la pensée révolutionnaire ouverte à la violence confond la morale et la politique, là où Camus maintient

l'autonomie de la première vis-à-vis de la seconde. «Contrairement à ce que pensent les révolutionnaires», expliquent Trottier et Imbeault, *l'humanité, la vraie, n'est pas de demain, mais d'aujourd'hui*. Cette conviction amène Camus à choisir le concept de révolte contre celui de révolution.

La révolte, en effet, est une «revendication par l'homme de la justice dont on le prive» et, selon Camus, «pour être, l'homme doit se révolter, mais sa révolte doit respecter la limite qu'elle découvre en elle-même et où les hommes, en se rejoignant, commencent d'être». Cette limite, c'est évidemment l'humanité de l'autre homme, même celle de l'opresseur,

qu'on ne saurait nier sans retomber dans l'injustice dénoncée. «En termes kantien», écrivent les auteurs dans une belle formule, *l'esclave doit traiter le maître comme une fin en soi, traitement qu'il exige pour lui-même*. Aussi, en cas de «recours inévitable à la force», une éventualité que Camus reconnaît comme irréductible, «les moyens utilisés ne doivent pas dépasser les limites qu'impose au bourreau et à sa victime la reconnaissance de l'humanité commune qui les unit».

En introduction à leur projet, Trottier et Imbeault soulignent que le monde actuel, dans lequel «un nouveau manichéisme tranche entre les bons et les méchants», impose plus que jamais

de réfléchir aux limites de la violence dans la perspective d'un agir moral. Ils ont, bien sûr, parfaitement raison et leur très belle lecture de Camus fournit en effet des outils pour mener à bien cette réflexion. On peut regretter, toutefois, qu'ils n'aient pas eux-mêmes, dans ces pages, poussé un peu plus loin l'analyse des liens entre les idées de Camus et les graves enjeux de l'heure.

Collaborateur du Devoir

LIMITES DE LA VIOLENCE

LECTURE D'ALBERT CAMUS

Yves Trottier et Marc Imbeault

Presses de l'Université Laval

Saint-Nicolas, 2006, 160 pages

Triptyque

www.triptyque.qc.ca
triptyque@editiontriptyque.com
 Tél.: (514) 597-1666



Fulvio Caccia

LE SECRET

roman, 216 p., 20 \$

«Le secret se prend comme un bonbon, tant on se laisse emporter. Personnages et lecteurs semblent construire ensemble, et à leur insu, un secret qui se défile comme une rumeur.»

Stéphane Despatie, *Voir*

Marc-Alain Wolf

KIPPOUR

יום כפור



MARC-ALAIN WOLF

KIPPOUR

roman, 266 p., 23 \$

Qu'est-ce qui pousse le psychiatre Zacharias Lemieux à s'enfermer dans une synagogue de Montréal pendant toute la durée de la célébration du Grand Pardon? Pourquoi a-t-il voulu y amener ses fils?

PUL • IQRC

Lucides et solidaires: Passer des manifestes aux actes

Agir maintenant pour le Québec de demain



Sous la direction de Luc Godbout

Mario ALBERT • Pierre BEAULNE • Josée BOILEAU
 Claude CASTONGUAY • Bernard ÉLIE • Joseph FACAL
 Pierre FORTIN • Luc GODBOUT • Marcelin JOANIS
 Nicolas MARCEAU • Alain NOËL • Pierre PAQUETTE



Les Éditions PUL-IQRC
 Tél. (418) 656-2131 poste 10996
 Téléc. (418) 656-3305
 Lucie.Belanger@pulpul.ulaval.ca
www.pulval.com

ISBN 10: 2-7637-8377-5
 ISBN 13: 978-2-7637-8450-2
 248 pages • 29,95 \$

L'OBSTACLE D'UNE DIFFÉRENCE

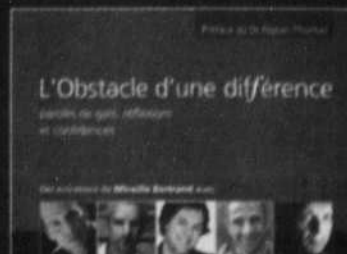
Paroles de gais, réflexions et confidences

Entretiens

Mireille Bertrand



Photo: Marlene Doyon



Par une série d'entrevues avec des personnalités québécoises gaies — Luc Boulanger, Philippe Dubuc, Alex Perron, Pierre Salducci et Zilon —, Mireille Bertrand nous donne à lire leurs opinions et trois témoignages sous pseudonymes. Des entretiens touchants et troublants.



QUÉBEC AMÉRIQUE

www.quebec-amerique.com

ESSAIS

ESSAI

Le « coming out » dans tous ses états

PAUL BENNETT

Si l'expression « faire son « coming-out » — moins péjorative que « sortir du placard » — fait maintenant partie du langage courant, la réalité qu'elle recouvre n'est pas, elle, si fréquente ni si facile qu'on le croit. Le fait de révéler son homosexualité à sa famille, ses amis ou ses collègues de travail reste encore plutôt l'exception que la règle, surtout chez les jeunes et en région, comme le montrent plusieurs études récentes.

A preuve, Mireille Bertrand, l'auteur de *L'Obstacle d'une différence*, un livre de témoignages et de confidences sur la vie quotidienne des hommes gais aujourd'hui, a admis en entrevue à la radio avoir éprouvé beaucoup de difficultés à convaincre suffisamment de personnalités de répondre à ses questions. Pour un Luc Boulanger, un Philippe Dubuc, un Alex Perron, un Pierre Salducci et un Zilon qui ont accepté avec enthousiasme de se prêter au jeu des questions-réponses, des dizaines d'autres se sont esquivés, même dans des milieux réputés aussi « ouverts » que les arts ou la mode. Trois autres personnes — un ex-enseignant, un pompier et un journaliste de la télé — ont accepté de faire part de leurs réflexions, mais sous un pseudonyme. Preuve que les Dany Turcotte et Mark Tewksbury ne courent pas les rues.

Si la plupart des témoignages recueillis par Mireille Bertrand tendent à démontrer qu'il est plus facile pour les gens gais de s'épanouir dans leur vie privée et professionnelle une fois levé l'obstacle de la dissimulation quotidienne d'une partie de leur identité, il est encore loin d'être assuré que cette sortie de l'ombre soit sans conséquences, surtout au plan professionnel. Ainsi, parmi les témoignages anonymes, le journaliste télé affirme s'être vu refuser une promotion à cause

de son homosexualité: « cela, explique-t-il, m'a été dit ouvertement, mais derrière des portes closes ». Ex-enseignant dans une université en région, un autre craignait autant les réactions de ses étudiants que les rebuffades de la direction et de ses collègues. Quant au pompier, il avoue craindre moins les risques du métier que l'opinion de ses camarades de caserne...

Franc-parler

Mais les invités de Mireille Bertrand ne discutent pas que de l'importance de faire ou non son « coming-out »: ils parlent aussi de leur adolescence, de la famille, de leur vie professionnelle, de leurs amours, de l'amitié, du sida et de l'homophobie... Comme l'écrit le D^r Réjean Thomas en préface, ce livre d'entrevues montre que chacun, à sa façon, peut s'épanouir et développer ses talents « malgré, à travers et même parfois grâce aux obstacles » qui se dressent devant lui, y compris « l'obstacle de la différence ». On peut vivre heureux quelle que soit son orientation sexuelle, même si « ce bonheur se présente la plupart du temps comme une conquête chèrement acquise ».

Bien que la formule des entretiens retenue par Mireille Bertrand ne favorise guère une analyse approfondie des questions abordées, la sincérité de sa démarche, la franchise et la fraîcheur des échanges et la diversité des points de vue ouvrent au lecteur des perspectives originales et éclairantes sur les préoccupations des gais. C'est déjà beaucoup.

Le Devoir

L'OBSTACLE D'UNE DIFFÉRENCE
PAROLES DE GAIS, RÉFLEXIONS ET CONFIDENCES
Mireille Bertrand
Québec Amérique
Montréal, 2006, 208 pages

La vérité a-t-elle de l'importance ?

Le testament philosophique de Bernard Williams

GEORGES LEROUX

Né en 1929 et décédé au mois de juin 2003, Bernard Williams fut sans contredit un des plus importants philosophes du vingtième siècle. Il appartient, comme Charles Taylor, à une génération qui, tout en recueillant l'héritage analytique d'Oxford et de Cambridge, ou il enseigna toute sa vie, se montra avec le temps désireuse de critiquer cet héritage au nom de la tradition et de l'humanisme. Il est difficile de rendre en langue française l'expression « moral philosopher » que Williams revendiquait pour lui. Quand on passe en revue ses principaux ouvrages, on est amené à constater que la philosophie morale n'est ni l'éthique spéculative, au sens de la recherche des principes, ni la morale au sens de Kant. La meilleure entrée dans son œuvre est sans doute de prendre toute la mesure du retour aux Grecs qu'il n'a cessé d'approfondir, et d'entendre la philosophie morale au sens premier de l'éthique grecque: la recherche de la vie bonne. Son grand livre sur l'éthique le montre sans détours (*L'Éthique et les limites de la philosophie*, Gallimard, 1990).

Pour Bernard Williams, toute la tradition utilitariste constituait une faille: on ne pouvait fonder la vie bonne sur la considération du principe du bonheur du plus grand nombre, il fallait retourner aux sources individuelles que les Grecs avaient identifiées au désir d'être vertueux. Dans un livre écrit avec Amartya Sen, il mena cette discussion jusqu'au bout: aucun conséquentialisme, faisant de l'évaluation des conséquences la norme du bien, n'était vraiment acceptable. Sa critique de l'obligation et du devoir était aussi sans concession: la morale kantienne, parce qu'elle se montrait si pauvre sur les conditions de la vie bonne, et en particulier sur les aléas de la vie personnelle, ne faisait tout simplement pas l'affaire.

Dans son dernier livre, un testament philosophique de grande envergure, Williams s'adresse à notre époque. Très inquiet des dérives



Bernard Williams

SOURCE GALLIMARD

relativistes, autant en morale qu'en politique, il entreprend de montrer que le concept de vérité demeure pour toute culture nécessaire et légitime. Si la philosophie abandonne la recherche du fondement de la vérité aux seules sciences de la nature et tolère une sorte de relativisme généralisé concernant les valeurs, l'histoire et les finalités de la vie bonne, elle renonce alors à sa responsabilité la plus essentielle. Trois figures dominent ce parcours: Nietzsche, Foucault, Thucydide. Mais il y a aussi un adversaire, le pragmatisme en la personne de Richard Rorty. Toute l'œuvre de Williams montre une fascination pour Nietzsche, qu'il cite presque à chaque page. La raison en est que Nietzsche n'a pas cherché à cacher le rôle des forces irrationnelles qui mettent en échec le travail de la raison. En donnant à son dernier livre le sous-titre *Essai de généalogie*, Williams a voulu non seulement reprendre une méthode capable de donner accès à la vérité de la force ou de la nature, mais aussi répondre à Nietzsche sur la question des perspectives. C'est ici qu'il rencontre l'héritier principal de

Nietzsche, Michel Foucault, mais aussi tous ceux qu'il range dans la catégorie des « négateurs » de la vérité, au premier rang desquels Rorty. À tous, il veut opposer les arguments d'une généalogie différente. Thucydide, enfin, parce qu'il représente une forme du récit historique qui modifie notre rapport à la vérité en y introduisant une exigence d'objectivité.

Une généalogie de la sincérité

L'argument du livre est clair et il repose sur une fiction, à la manière du modèle proposé par John Rawls pour l'éthique. La culture occidentale repose sur la véricité, c'est-à-dire sur la recherche de l'exactitude, et elle se fonde sur le respect de la vérité qui intime à tous ceux qui parlent une éthique de la sincérité. Mais comment expliquer notre adhésion à la véricité et à la vérité? Recourir à une généalogie pour le comprendre, c'est prendre le risque d'une reconstitution: les origines de l'éthique de la vérité ne sont pas au pléistocène, on y accède mieux en suivant Hume quand il explique l'origine de la justice. Il

faut en effet reconstruire un « état de nature » où la recherche de la vérité joue un rôle, mais surtout montrer que ce rôle de la vérité n'est pas la justification ultime de sa valeur. Pour Williams, la vérité engage des vertus qui, comme toutes les vertus grecques, sont substantielles; ces vertus de la vérité, notamment la confiance et la loyauté, doivent être replacées dans une généalogie qui expose notre attachement à la vérité.

Les arguments politiques qui en découlent, en particulier la nécessité de la vérité en démocratie, concourent eux aussi à fonder la vérité dans une généalogie non utilitariste: alors qu'il serait souvent préférable de mentir pour le bien de tous, ce que Platon n'avait pas hésité à soutenir, la démocratie poursuit un idéal responsable de vérité et de transparence. La même chose vaut pour le récit historique, qui pourrait utilement s'accommoder de la multiplication des perspectives: si nous en relations constamment la réécriture, c'est parce que la vérité, en soi, transcende son utilité. L'histoire vraie peut désespérer, et il pourrait être utile de propager des mythes ou de renoncer à la vérité en multipliant les perspectives, mais ce serait une démission. Evoquant Nietzsche, Williams écrit: « L'espoir qu'une histoire véridique, d'ampleur suffisante, ne conduise pas au désespoir, c'est déjà de l'espoir ». C'est la conclusion de ce plaidoyer pour la recherche de la vérité dans un temps d'incertitude et de cynisme.

Collaborateur du Devoir

VÉRITÉ ET VÉRACITÉ

ESSAI DE GÉNÉALOGIE

Bernard Williams
Gallimard, « nrf essais »
Paris, 2006, 372 pages.

■ On peut lire en complément le bel essai d'André Duhamel, *Une éthique sans point de vue moral. La pensée éthique de Bernard Williams*, aux Presses de l'Université Laval, « Mercure du nord », 2003.

EN BREF

Spiritualité du grand âge

La vieillesse peut-elle être une grâce? Roger Gauthier, oblat de Marie Immaculée qui n'est lui-même plus un jeune homme, a mis du temps à s'en convaincre, et il tente aujourd'hui de partager sa démarche avec les personnes âgées ou retraitées dans un bref essai intitulé *La Grâce de vieillir* (Novalis, 2006). Abordant de front, dans une perspective ouvertement chrétienne, les thèmes de la peur de vieillir, du sentiment d'inutilité et de la perte de sens liés au grand âge, il réfléchit simplement au difficile mais nécessaire passage du monde de la production à celui de la contemplation, c'est-à-dire d'une logique du « faire » à une logique de l'« être ». Le sympathique *Journal d'un grand-père* qui occupe la deuxième partie de cet ouvrage incarne dans un récit fictif les considérations plus théoriques qui le précèdent. Convaincant? Emouvant, tout au moins. — Louis Cornellier

Une nouvelle tribune philosophique

Ni ultra-« savante » ni ultra-« spécialisée », la revue *Médiane*, qui lance son premier numéro cette saison, entend « contribuer à la promotion de la philosophie auprès du public le plus large possible ». On y traitera donc, deux fois par année, d'enseignement, de recherche, mais aussi des « enjeux actuels » d'un point de vue philosophique. Ce substantiel premier numéro, dont le dossier thématique porte sur l'éducation, montre bien que *Médiane* se veut le carrefour de tous ceux et celles qui s'intéressent à la philosophie au Québec. On y retrouve des signataires prestigieuses — Thomas de Koninck, Jean Grondin, Normand Baillargeon, Georges Leroux — et une multitude de collaborateurs, souvent issus des départements de philosophie du réseau collégial. On ne peut que souhaiter longue vie à ce projet. — Louis Cornellier

ckia 88.3 FM & JOURNAL DROIT DE PAROLE vous invitent...

Rendez-vous d'automne

Les 10, 11 et 12 novembre
Des médias communautaires résistent et signent !

Discussions, réflexions et pistes d'action sur les pratiques des médias communautaires et alternatifs

À la salle Multi de la coopérative Méduse de Québec, 591, rue Saint-Vallier Est

www.ckiafm.org
www.droitdeparole.org

Culture et Communications Québec

Desjardins Caisse populaire de Québec

Saint-Jean-Baptiste, Vieux-Québec

FONDATION Beati

studio d'essai

40 ans d'implication

salle multi

les productions rectoverso

CHYZ 94.3 L'AVANT-GARDE À Québec

DÈS 6H30 MUSIQUE & INFORMATIONS

LA DESCENTE DU LIT

LUNDI AU VENDREDI

CHÉRI(E) J'ARRIVE LE RETOUR CULTUREL

16h00 à 17h30 ENTREVUES/CHRONIQUES/CRITIQUES

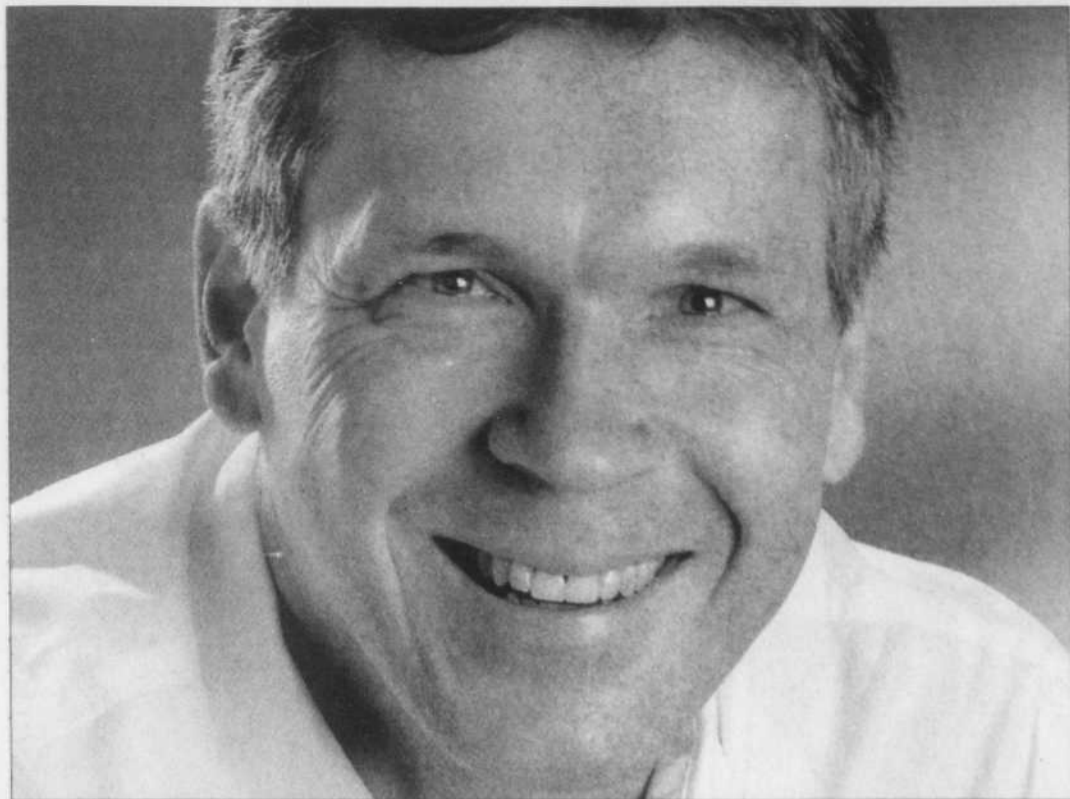
CHYZ.QC.CA

LIVRES

LIVRE PRATIQUE

Lire entre les... vignes

Le Guide Aubry 2007 présente cette année encore les 100 meilleurs vins à moins de 25 \$, mais aussi les 10 vins à éviter à tout prix



Jean Aubry, auteur et chroniqueur bien connu des lecteurs du Devoir

LAURENCE CLAVEL

Depuis sa première parution, il y a cinq ans, le *Guide Aubry* a beaucoup évolué. Il se consacre désormais, pour la deuxième année consécutive, aux 100 meilleurs vins à moins de 25 \$, des cépages disponibles tout au long de l'année à la Société des alcools du Québec (SAQ), et se différencie des autres guides destinés aux amateurs de vin par son côté «pratico-pratique». Les vins et spiritueux sont en effet classés par catégories: rouges, blancs, mousseux, portos et moelleux, etc., et sont accompagnés d'un glossaire des termes utilisés et même de conseils pour la dégustation.

Au fil des années, l'auteur et journaliste spécialisé dans les vins Jean Aubry, qui collabore d'ailleurs au *Devoir*, a multiplié les extras afin de faire de son livre un guide de référence des plus complets. «Le guide est plus étoffé qu'avant, explique-t-il. Mais cela reste un guide d'information pratique et ludique» que l'auteur épure chaque année, suivant les conseils des lecteurs, afin d'éviter qu'il ne se transforme, au fil des ajouts, en une volumineuse encyclopédie du vin. Cette année, les 10 vins à mettre

sur une liste noire en 2007 viennent s'ajouter aux 10 points d'excitation, aux 10 vins à moins de 10 \$ et autres suggestions de bons crus à boire dans un resto «Apportez votre vin». Ces 10 «flops» sont, selon Jean Aubry, des cépages trop chers par rapport à ce qu'ils offrent, des vins manquant de personnalité «qui ronflent sur les étiquettes et prennent la place d'autres vins». L'auteur, qui a goûté à un peu plus de 1000 échantillons de vin pour écrire ce guide, propose également au lecteur 25 vins à plus de 25 \$ qui méritent qu'on s'y attarde, 18 «bonnes affaires» qui plairont autant au gossier qu'au portefeuille, et sept entrevues avec des vignerons, afin d'offrir au lecteur une visite de la planète vin ainsi que ses tendances. Différentes façons pour l'amateur de rouge d'apprendre à lire entre les... vignes et, éventuellement, de se transformer en œnophile accompli.

d'ailleurs pas qu'il cherche d'abord et avant tout à toucher un public féminin, plus raffiné et plus sensible, selon lui, aux différents «tempéraments» des cépages. L'auteur collabore d'ailleurs au projet de l'École des femmes du vin, qui ouvrira ses portes à Paris d'ici la fin de l'année et proposera une nouvelle méthode d'apprentissage basée sur une analogie entre les cépages et les tempéraments humains. S'il s'avère concluant, le projet pourra par la suite s'implanter au Québec.

Avec le *Guide Aubry 2007*, Jean Aubry semble avoir trouvé son créneau: un guide souple et facile à consulter qui aurait pu s'intituler «Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le vin». Une bonne façon pour le néophyte d'apprendre à «vivre le vin», une gorge à la fois.

Le Devoir

GUIDE AUBRY 2007

Les 100 meilleurs vins à moins de 25 \$ Editions Transcontinental Montréal, 2006, 272 pages

Les femmes et le vin

Il y a deux ans, le *Guide Aubry* révélait son public cible, les femmes, avec le *Guide Aubry 2005: les 100 meilleurs vins pour elle*. Jean Aubry ne cache

LITTÉRATURE JEUNESSE

Potions et potirons en dix leçons

CAROLE TREMBLAY

Depuis le fameux Harry et son non moins célèbre collègue, la sorcellerie ne se présente plus comme un simple don, mais comme un apprentissage aussi exigeant que n'importe quelle matière scolaire. Deux ouvrages récemment parus invitent les amateurs de sorts et de potions à suivre la voie du maître pour accroître leurs connaissances et perfectionner leurs techniques dans le domaine du surnaturel.

Dans la lignée des *Dragonologie* et *Égyptologie*, deux magnifiques ouvrages fac-similés publiés chez le même éditeur, *Magicologie, le livre des secrets de Merlin*, propose aux jeunes adeptes de magie un faux-vrai livre, écrit de la main même de Merlin. Comme dans les autres titres de la collection, on trouve des tirettes, des cachettes et des gadgets, tapis au cœur des pages richement illustrées à l'ancienne. Cette fois, ce sont des cartes de tarot, une plume de phénix et un petit livre de divination qui agrémentent le savant grimoire qui permet aux apprentis de se familiariser avec les diverses facettes du travail de magicien. Franchement chic.

Moins spectaculaire, mais tout aussi éducatif, *Le Grand Livre pratique de la sorcière* explique en dix leçons pleines d'humour tout ce qu'on doit savoir pour passer maître dans l'art de la sorcellerie. La garde-robe de la sorcière, ses secrets de beauté, sa maison, son jardin, sa cuisine et ses animaux de compagnie, tout y passe. Les illustrations, souvent en noir et blanc, sont remplies de détails farfelus sur lesquels il est amu-



sant de s'arrêter. À travers les nombreux éléments complètement loufoques que comporte ce manuel, on trouve aussi de vrais conseils de jardinage, des trucs de bricolage pour se fabriquer un costume et surtout, mes passages préférés, de vraies recettes horriblement délicieuses à concocter à la maison pour déguster ses invités.

Collaboratrice du Devoir

MAGICOLOGIE, LE LIVRE DES SECRETS DE MERLIN

Texte de Dugald Sterr, illustrations de Helen Ward, Anne-Yvonne Gilbert, John Howe et Tomislav Tomic Milan Jeunesse, 32 pages (À partir de 7-8 ans)

LE GRAND LIVRE PRATIQUE DE LA SORCIÈRE

Malcolm Bird Gulf Stream Junior, 92 pages (À partir de 6 ans)

BÉDÉ

Divagations techno-altermondialistes

FABIEN DEGLISE

«C'est un peu le bordel et ça me plaît bien.» Rares sont les auteurs capables de poser un regard juste sur leur création. Le dessinateur David Turgeon y arrive très bien, lui, en résumant parfaitement, avec cette phrase écrite dans un communiqué de presse, les 112 pages décousues, débordantes de lenteur et parfois fausement ou lourdement cérébrales, de *La Muse réursive* (Éditions Fichtrel).

Premier tome d'une série de trois, ce bouquin offre un voyage dans l'univers de «l'hommerie», avec en toile de fond une invention hautement techno mais chargée d'idéaux et un magnat de l'industrie qui rêve de mettre la main dessus pour dominer le monde, bien entendu.

L'action se déroule à Camp Canyon, en Colombie-Britannique, dans le domaine mystérieux des sœurs Nancy et Nicole Hollenberg, où le «Pluridge» a vu le jour. Avec un nom sonnante comme un borborgyme, cette nébuleuse «nanopâte» étonne par ses propriétés, qui semblent transcender le temps et l'espace. Elle fait aussi saliver un certain Edmund Tate, le king de la pétrochimie, prêt à tout, avec son fidèle négociateur Jonathan Stone, pour détourner à des fins militaires cette invention du tonnerre.

Lignes confuses et brouillonnes

Dans ce schéma greimassien prévisible, Turgeon trace ici les lignes franchement confuses et même brouillonnes par moments de cette aventure en noir et blanc, sans nuance, qui com-

Illustration tirée de l'album *La Muse réursive* de David Turgeon, publié aux Éditions Fichtrel.

me toute aventure distille son lot de personnages plus typés les uns que les autres. Il y a Noise, un superhéros romantique qui débarque chez les Hollenberg après un accident de voiture. Il y a Rhonda, une serveuse rêvant de sortir de sa condition pour

plonger dans la cybernétique. Et il y a aussi une poignée de manifestants antimondialisation venus sous les fenêtres d'un grand hôtel dénoncer une rencontre secrète d'une autre poignée de puissants de ce monde... comme un scénario aux ficelles appa-

rentes peut laisser le présager.

Très de son époque, cette *Muse réursive*, on l'aura compris, exploite allégrement la rhétorique d'une génération qui aime dénoncer le coquin mondialisant, polluant et/ou cupide, ainsi que tout ce qui va avec lui: conspiration, privilèges odieux et médias complaisants qui, à la solde de ces riches, cachent la «vraie vérité unique» aux gens. Classique.

Totalement délirant et exubérant, l'exercice peine toutefois à envelopper complètement le lecteur (ou la lectrice) pour le transporter dans le monde déjanté de Turgeon. Sans doute à cause d'un trait agité et bordélique — l'auteur nous avait prévenus — et d'un découpage qui gagnerait, tout comme les dialogues parfois creux, à être resserré par moments.

Après ce premier chapitre, l'auteur se prépare à récidiver deux autres fois dans les prochains mois, annonce-t-on déjà, avec la sortie des tomes 2 et 3 de cette histoire exposée dans le confort douillet des Éditions Fichtrel, une maison d'édition associée à la célèbre librairie spécialisée dans le 9^e art de la rue de Bienville à Montréal. Ce nouvel éditeur a vu le jour cette année, prouvant ainsi que l'univers de la bande dessinée mise en case au Québec se porte finalement bien. Autant avec ses hauts qu'avec ses bas.

Le Devoir

LA MUSE RÉCURSIVE

Tome 1 David Turgeon Éditions Fichtrel Montréal, 2006, 112 pages

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Éric Volant

Culture et mort volontaire
Le suicide à travers les pays et les âges

414 pages, 28 dollars

GILBERT TURP



La culture en soi

«Ce livre est le fruit d'une patiente réflexion, celle d'un artiste, pédagogue et citoyen à propos du jeu de l'acteur, des grands courants de la dramaturgie mondiale et de l'histoire du théâtre au Québec. Cet ouvrage intéressera tous ceux qui considèrent que l'art peut sculpter le monde dans lequel on vit. Sur le chemin parcouru, mais surtout sur celui qui reste à parcourir, Gilbert Turp a le courage de ses opinions.»

- Christian Saint-Pierre, *Voir*

(514) 524-5558 lemesc@lemesc.com

© Laurent Létourneau

Olivieri
librairie • bistro

Olivieri

et le
Regroupement des éditeurs
canadiens-français

Mardi 31 octobre 19 h 00

Animée par
Hélène PedneaultEntrée libre
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
RSVP : 514-739-3639L'ÉCRITURE DES FEMMES
EST-ELLE GUIDÉE PAR UNE
VOLONTÉ DE CHANGEMENT ?

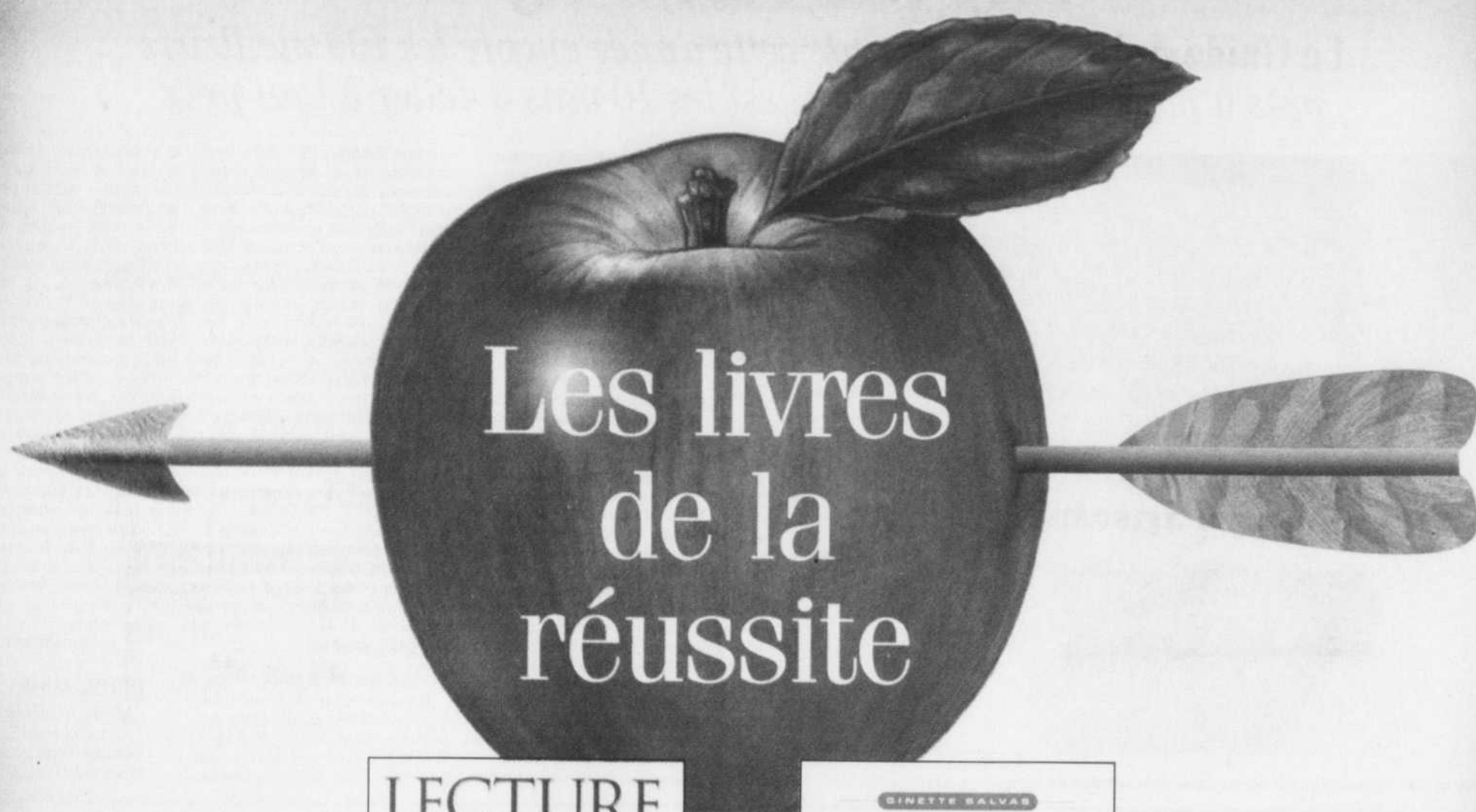
Cette causerie réunira trois écrivaines actives au Canada français et dont l'œuvre ou le travail manifeste un engagement à l'égard de l'écriture et de la situation des femmes.

MARGUERITE ANDERSEN, Romancière, nouvelliste, poète, essayiste, elle a publié une quinzaine d'ouvrages, dont *De mémoire de femme* (1982), *Parallèles* (2004), et *Douceur le bonheur* (2006).

LOUISE RENÉE, Professeure à l'U. du Manitoba, spécialiste notamment du roman canadien-français de l'Ouest. Elle vient de publier *Tir-na-nÓg* (2006).

MILA YOUNES, Elle a publié *Ma mère, ma fille, ma sœur* (2003), livre qui remet en question l'oppression des femmes au sein de sa culture algérienne.

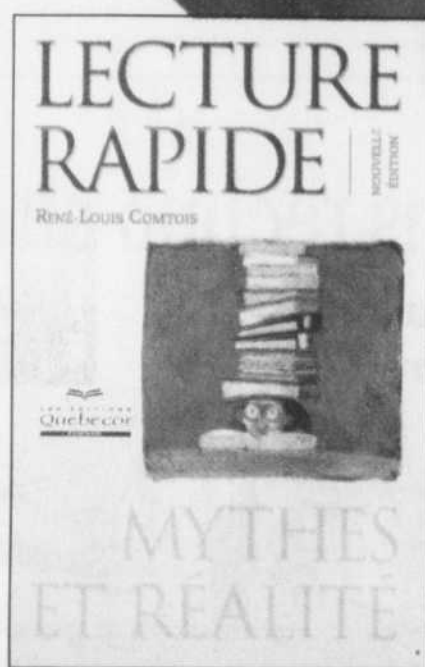
EN TÊTE D'AFFICHE



Les livres de la réussite

Lecture rapide René-Louis Comtois

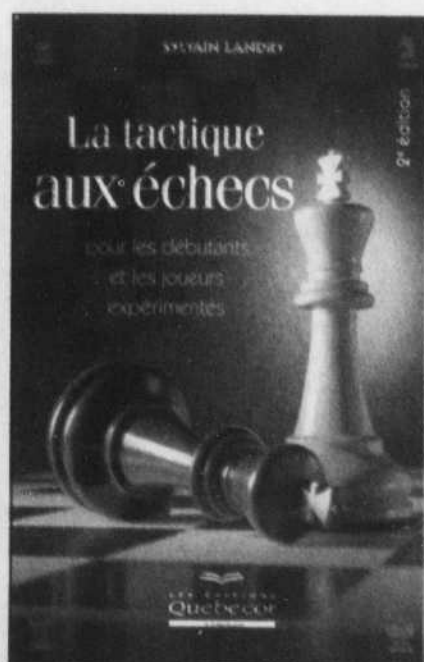
Cette méthode permet d'augmenter facilement la vitesse de lecture de 50% à 150%, d'améliorer la compréhension des textes, de résoudre les problèmes de réverie et de retenir davantage les informations.



L'étiquette en affaires Ginette Salvat

L'art de gérer les affaires avec classe. Les experts l'affirment, les bonnes manières sont le prélude d'une bonne relation d'affaires. Grâce aux judicieux conseils fournis dans cet ouvrage, vous saurez surpasser vos concurrents avec classe, c'est garanti!

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

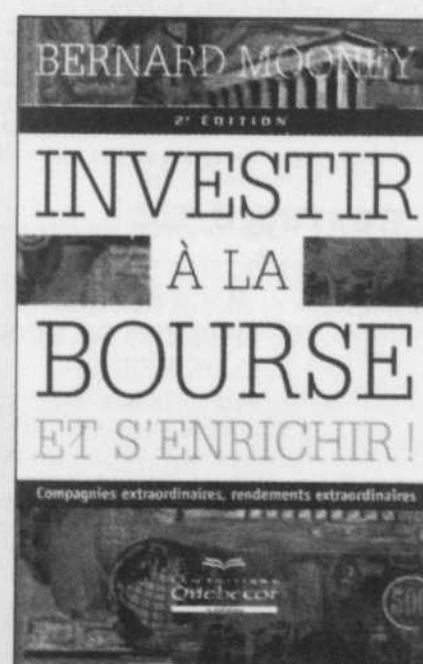
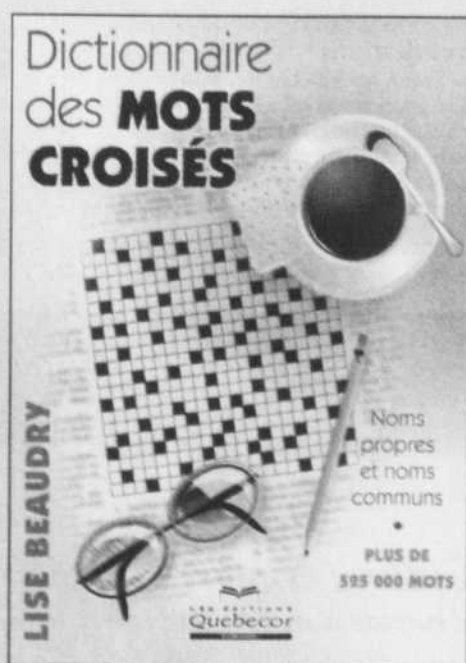


La tactique aux échecs Sylvain Landry

Cet ouvrage rend accessible l'arsenal technique utilisé par les grands joueurs d'échecs. L'auteur enseigne à reconnaître les diverses manœuvres tactiques; chacune d'elle est illustrée par des exemples à l'aide de tableaux représentatifs.

Dictionnaire des mots croisés Lise Beaudry

Plus de 525 000 mots. Noms propres et noms communs. Un répertoire très riche et complet, l'outil par excellence de tous les cruciverbistes et amoureux de la langue française, qu'ils soient débutants ou aguerris.



Investir à la bourse et s'enrichir Bernard Mooney

La meilleure façon de faire de l'argent en Bourse c'est de se concentrer sur les entreprises de grande qualité. Si vous voulez des rendements hors du commun, vous devez rechercher des sociétés hors du commun. L'auteur vous apprend à les dénicher à l'aide de nombreux exemples concrets issus de ses quinze années d'expérience.

LES ÉDITIONS
Quebecor
QUEBECOR MEDIA

7, chemin Bates, Outremont (Québec) H2V 4V7
Téléphone : 514-270-1746

Courriel : simard.jacques@quebecoreditions.com

Pour en savoir plus : www.quebecoreditions.com